

1000 ANS DE JOIES
ET DE PEINES

LES RUINES DE JIAOHE, CITÉ ANTIQUE

*On dirait qu'une caravane traverse la ville
Qu'au brouhaha des voix d'hommes
se mêlent les cloches des chameaux
Qu'un marché anime ses rues, comme avant
Que roule le flot des charrettes, les chevaux tels des dragons*

*Non, le palais fastueux
N'est déjà plus que ruine
1000 ans de joies et de peines,
Dont il ne reste aucune trace*

*Hommes qui vivez, profitez de la vie
N'espérez pas que la terre en gardera le souvenir*

AI QING – 1980

AI WEIWEI

1000 ANS DE JOIES ET DE PEINES

Traduit de l'anglais et du chinois
par Louis Vincenolles

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
1000 Years of Joys and Sorrows

Première édition :
© 2021, Ai Weiwei
Crown Publishers, Crown Publishing Group,
Penguin Random House LLC, New York, 2021

Et pour la traduction française, publiée sur accord de Crown Publishers :
© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03464-4

CE LIVRE EST DÉDIÉ
À MES PARENTS ET À MON FILS.

CHAPITRE 1

NUIT LIMPIDE

D'énormes rires éclatent dans les champs...

La bande d'ivrognes quitte

Le village endormi

Et s'en va en grand tumulte vers

La campagne endormie

Nuit, nuit limpide

VERS TIRÉS DE « NUIT LIMPIDE »,
POÈME ÉCRIT PAR MON PÈRE
DANS UNE PRISON DE SHANGHAI EN 1932

JE SUIS NÉ EN 1957, HUIT ANS APRÈS LA FONDATION DE LA « CHINE nouvelle ». Mon père avait 47 ans. Dans ma jeunesse, il parlait rarement du passé, parce que tout était enfoui dans l'épais brouillard du discours politique dominant, et que toute recherche des faits comportait le risque de provoquer un retour de flamme trop épouvantable pour être envisagé. Pour satisfaire aux exigences de l'ordre nouveau, le peuple chinois subit un véritable dépérissement de l'esprit et perdit la capacité de dire les choses telles qu'elles s'étaient réellement déroulées.

Il m'a fallu un demi-siècle avant de commencer à réfléchir à cela. Le 3 avril 2011, alors que j'étais à l'aéroport de Pékin, en partance pour Hong Kong, un essaim de policiers en civil a fondu sur moi et j'ai disparu dans un trou noir pendant quatre-vingt-un jours. Cet enfermement m'a permis de méditer sur le passé : j'ai pensé à mon

père, en particulier, et essayé d'imaginer sa vie derrière les barreaux d'une prison nationaliste¹ quatre-vingts ans auparavant. Je me suis rendu compte que je savais très peu de choses sur son calvaire et ne m'étais jamais sérieusement intéressé à ce qu'il avait vécu. En cette ère où je grandissais, l'endoctrinement idéologique nous exposait à une lumière si intense et si envahissante qu'elle faisait disparaître nos souvenirs, tout comme les ombres. Les souvenirs étaient un fardeau, et mieux valait s'en débarrasser ; très vite, les gens ont perdu non seulement la volonté, mais aussi la faculté de se remémorer le passé. Lorsqu'hier, aujourd'hui et demain se fondent en une brume indistincte, la mémoire ne veut plus dire grand-chose – elle est juste un danger potentiel.

Beaucoup de mes souvenirs les plus anciens sont morcelés. Petit garçon, je voyais le monde comme sur un écran scindé en deux parties. D'un côté, les impérialistes américains se pavanaient en smoking et hauts-de-forme, la canne à la main, suivis par leurs laquais : les Anglais, les Français, les Allemands, les Italiens et les Japonais, ainsi que les réactionnaires du Kuomintang (KMT) retranchés à Taïwan. De l'autre, Mao Zedong flanqué de ses tournesols – c'est-à-dire : les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, en quête d'indépendance et de libération, en lutte contre le colonialisme et l'impérialisme ; les représentants de l'avenir, c'était nous. Sur les photos de la propagande, le dirigeant vietnamien, « Grand-Père » Ho Chi-Minh, était accompagné de jeunes gens intrépides avec des chapeaux de bambou, leurs fusils braqués vers le ciel sur les avions de guerre américains. Chaque jour nous étions abreuvés du récit héroïque de leurs victoires sur les bandits Yankees. Un gouffre infranchissable séparait les deux côtés.

En cette période où peu d'informations circulaient, la notion de choix personnel ressemblait aux lentilles d'eau, sans racines ni

1. Prison du régime nationaliste du Kuomintang (dirigé par Chiang Kai-shek), avec lequel le Parti communiste fut en guerre de 1927 à 1949 – hormis une période (1936-1946) où ils unirent leurs efforts contre l'envahisseur japonais. (*Toutes les notes sont du traducteur*)

substance. Privés des éléments personnels et des attaches individuelles qui les nourrissent, les souvenirs, essorés et mis à sécher, se brisaient et tombaient en miettes : « Le prolétariat doit libérer l'humanité entière avant de pouvoir se libérer lui-même », disait-on. Après tous les bouleversements que la Chine avait traversés, les sentiments et les souvenirs personnels étaient réduits à des bribes, auxquelles l'on substituait sans mal le discours de la lutte et de la révolution permanente.

Par bonheur, mon père était un écrivain. Poète, il avait mis en vers les sentiments nichés au fond de son cœur, même si ces ruisselets d'honnêteté et de candeur n'avaient pas vraiment débouché naturel lors de ces nombreuses occasions où les déferlements politiques emportaient tout. Aujourd'hui, je ne puis guère que ramasser les fragments de souvenirs épars laissés après l'orage et tenter de les réassembler pour former une image, aussi incomplète fût-elle.

L'année de ma naissance, Mao Zedong déclencha une tempête politique – la campagne antidroitiste – dont l'objectif était de purger les intellectuels « de droite » qui s'étaient montrés critiques envers le gouvernement. Le tourbillon qui emporta mon père mit également ma vie sens dessus dessous, au point que j'en porte aujourd'hui encore les stigmates. En tant que « droitiste » de premier plan parmi les écrivains, mon père fut exilé et forcé à subir la « réforme par le travail », ce qui mit brutalement un terme à la vie relativement confortable dont il avait bénéficié après l'instauration du nouveau régime en 1949. D'abord expulsés vers les étendues sauvages glacées de l'extrême nord-est du pays, nous avons ensuite été transférés vers l'ouest dans la ville de Shihezi, au pied des monts Tianshan, dans la province du Xinjiang. Telle une frêle embarcation trouvant un abri en plein typhon, nous nous sommes terrés là jusqu'à ce que le vent politique tourne.

Puis, en 1967, la Révolution culturelle est entrée dans une nouvelle phase, et mon père, considéré à présent comme pourvoyeur

de littérature et d'art bourgeois, a une nouvelle fois été placé sur la liste noire des cibles idéologiques, au côté des trotskistes, apostats et autres éléments antiparti. J'allais sur mes 10 ans, et je n'ai jamais oublié les événements qui suivirent.

EN MAI DE CETTE ANNÉE-LÀ, l'un des meneurs des révolutionnaires radicaux de Shihezi vint nous rendre visite. Mon père menait, selon lui, une vie trop paisible et il allait à présent être envoyé dans une unité de production paramilitaire reculée, pour y être « remodelé ».

Père ne répondit pas.

« Vous espérez peut-être qu'on va vous organiser un pot de départ ? » ricana l'homme.

Peu après, un camion « Libération » se gara devant la porte de notre maison. Nous y avons chargé nos quelques meubles et un tas de charbon, jetant notre literie par-dessus – nous n'avions pas grand-chose d'autre à emporter. Il commençait à bruiner lorsque Père prit place dans la cabine. Mon demi-frère Gao Jian et moi-même avons grimpé à l'arrière et nous sommes accroupis sous la bâche. On nous emmenait à la lisière du désert de Dzoosotoyn Elisen [aussi appelé désert de Gurbantunggut, à l'extrême nord du Xinjiang] – connu localement sous le nom de « Petite Sibérie ».

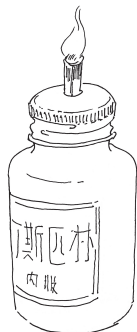
Ma mère décida de retourner à Pékin avec mon frère cadet Ai Dan, plutôt que de nous accompagner. Après dix ans d'exil, elle n'était plus toute jeune et elle ne pouvait supporter l'idée de vivre dans des conditions encore plus rudimentaires. Elle ne voulait pas aller plus loin que Shihezi. Impossible de garder une unité familiale. Je n'ai pas imploré ma mère de venir avec nous, ni ne lui ai demandé de nous laisser mon petit frère. J'ai tenu ma langue, je n'ai pas dit adieu, je ne lui ai pas demandé si elle reviendrait. Je ne sais pas combien de temps il a fallu pour qu'ils disparaissent de notre vue alors que nous partions. Pour moi, rester ou partir,

c'était la même chose : de toute façon, la décision ne nous appartenait pas.

Les violentes secousses du camion sur ce chemin plein de nids-de-poule et d'ornières m'obligeaient à m'accrocher à la rambarde du plateau arrière pour ne pas être projeté en l'air. Un de nos matelas fut enlevé par une bourrasque et disparut en quelques secondes dans le nuage de poussière soulevé dans notre sillage.

Après plusieurs heures de tape-cul, le camion finit par s'arrêter à la lisière du désert. Nous étions arrivés à destination : Corps de production et de construction du District militaire du Xinjiang, 8^e Division agricole, 23^e Régiment, 3^e Section, 2^e Compagnie. C'était l'une de ces nombreuses unités établies dans les régions frontalières de la Chine dans les années 1950, avec deux objectifs. En temps de paix, les travailleurs des Corps de production et de construction devaient défricher des terres pour les rendre arables et lancer la production agricole, pour pousser l'économie nationale. Ou bien, si une guerre éclatait avec un pays voisin, ou en cas d'agitation parmi la population de la minorité ethnique locale, les travailleurs devaient reprendre leur rôle militaire et contribuer à l'effort de défense nationale. Comme nous allions l'apprendre de première main, ces unités avaient une fonction supplémentaire – héberger les délinquants bannis de leur région d'origine en Chine.

Le soir tombait, et le son d'une flûte s'éleva par-dessus une rangée de basses maisonnettes de pisé ; plusieurs jeunes ouvriers étaient sortis et nous observaient avec curiosité. On nous attribua une chambre meublée d'un lit double et rien d'autre. Mon père et moi déchargeâmes la petite table et les quatre tabourets que nous avions emmenés de Shihezi. Le sol était en terre battue et les murs de briques en boue séchée, dont émergeaient des brins de paille. Je bricolai une lampe à huile en versant du kérosène dans un flacon à médicaments, en perçant un trou dans la capsule et en passant un bout de lacet à travers.



MON PÈRE N'AVAIT PAS besoin de grand-chose dans la vie, sinon de temps pour lire et écrire. Il n'avait jamais pris beaucoup de responsabilités. C'était ma mère qui s'était toujours occupée des tâches domestiques et elle n'avait jamais attendu de nous le moindre coup de main. À présent, il n'y avait que mon père, Gao Jian et moi. Les dispositions que nous allions prendre suscitaient la curiosité des autres travailleurs, des « guerriers de ferme militaire » bruts de décoffrage, avec leurs questions directes : « C'est ton grand-père ? Ta mère te manque ? » Le temps passant, j'appris à me débrouiller tout seul.

J'ai essayé de fabriquer un poêle, pour nous chauffer et faire bouillir l'eau. Mais la fumée s'en échappait de toutes parts, sauf par la cheminée. M'en occuper me piquait les yeux et me faisait suffoquer, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il fallait laisser l'air circuler librement dans la pièce. Et puis il y avait aussi les autres tâches quotidiennes, telles qu'aller chercher de l'eau au puits, les repas à la cantine, du bois à brûler pour le poêle, et en vider les cendres. Il fallait que quelqu'un le fasse, et la majeure partie du temps, c'était moi.

Pour nous, le passé était une chose séparée de notre nouvelle existence – les deux n'avaient rien de commun, hormis le lever et le coucher du soleil. Notre vie ressemblait à présent à un cours permanent sur les méthodes de survie dans le désert – à condition d'avoir de la chance. Au nord, la Compagnie du Corps de production faisait

face à un désert de la taille de la Suisse. La première fois que je le vis, je fus si excité que je courus à travers le sable jusqu'à en avoir le souffle coupé. Puis je me suis couché par terre et j'ai regardé le ciel bleu infini. Mais cette excitation me passa vite. Sous l'éclat brûlant du soleil, il n'y avait pas la moindre ombre, une plaine de sel si blanche qu'elle avait l'air recouverte d'une épaisse couche de neige. Au moindre coup de vent, les buissons épineux volaient dans tous les sens, et les grains de sable me piquaient le visage, comme autant d'aiguilles.

La provenance des travailleurs était multiple, tous avaient leur histoire, mystérieuse et secrète, que cette région frontalière les avait aidés à laisser derrière eux. Oubliés par les communautés dont ils avaient fait partie autrefois, ils vivaient seulement « ici et maintenant ». Nombre d'entre eux relevaient des « cinq catégories noires » maudites – les propriétaires fonciers, les paysans riches, les contre-révolutionnaires, les mauvais éléments et les gens de droite. Ou bien, comme moi, ils en étaient des rejetons. Il y avait d'anciens soldats, ainsi que des jeunes gens bannis de leur ville d'origine ou des réfugiés des régions les plus pauvres de l'arrière-pays chinois. Ici, au moins, ils pouvaient échapper à la famine en cultivant ces friches et en faisant pousser de quoi se nourrir eux-mêmes.

Mon père fut d'abord incorporé dans l'équipe de gestion forestière. Afin de l'isoler et de limiter ainsi sa mauvaise influence sur les autres, il avait l'ordre de tailler les arbres tout seul, muni de cisailles et d'une petite scie. Les ormes et les oliviers russes plantés là n'avaient jamais été taillés ; ils poussaient dans tous les sens, de sorte qu'ils ressemblaient plus à des arbustes qu'à des arbres. Leurs troncs avaient été rongés et grignotés par les moutons, et les branches partaient de tous les côtés. Mais Père se fit vite à ce nouveau travail, parce qu'il aimait les arbres et préférait garder ses distances d'avec les autres.

Quant à moi, j'allais le matin dans la classe unique tenue par le seul instituteur dans une salle, avec six ou sept autres élèves du

primaire. Mon frère Gao Jian, plus âgé que moi de 5 ans, allait à l'école secondaire dans une autre unité, où il était pensionnaire.

Après la classe, je prenais un thermos et marchais longtemps, longtemps pour retrouver mon père. Je l'observais de loin, tournant autour d'un arbre, taillant les branches ici et là, puis reculant de quelques pas pour voir si le résultat était équilibré. Lorsqu'enfin il me sentait approcher, il lui fallait quelques secondes pour que son inquiétude se dissipe. Une fois, je me souviens qu'il s'essuya le front tout en avalant l'eau que j'avais apportée, puis me tendit une branche d'orme qu'il avait sciée. Il s'était appliqué à en faire disparaître les aspérités et les défauts, et elle était aussi lisse et luisante qu'un ancien sceptre.



Il y avait au milieu du siège administratif de la Compagnie un auditorium dont la façade était décorée d'une étoile à cinq branches, d'un rouge qui avait dû être vif, mais s'était terni avec le temps, couleur rouille pâle. Ce genre d'auditorium avait un statut équivalent à celui du temple pour le culte des ancêtres jadis, et on en trouvait partout, dans tout le pays, dans les usines, les communes, les organisations gouvernementales, les écoles, les casernes. Au-dessus de l'estrade était accroché un portrait de Mao Zedong, flanqué à sa gauche de Marx et Engels, à sa droite de Lénine et Staline, leurs regards fixant le lointain.

Chaque soir après le dîner, que la journée de travail eût été rude ou non, la Compagnie y tenait une assemblée. Sous la lumière triste d'une ampoule à vapeur de mercure, 240 ouvriers et leurs familles posaient leurs tabourets par terre et écoutaient le rapport idéologique de l'instructeur politique, donnant l'analyse des développements politiques du pays. Dans cette ère où le « politique » s'im-misçait dans tous les aspects de la vie, chaque matin à l'aube, il fallait

demander ses instructions au président Mao avant de commencer son travail ou ses études, et à la fin de la journée un rituel similaire se tenait où chacun rapportait au président le progrès accompli dans la journée. L'instructeur était chargé de donner les orientations sur la mise en œuvre de la ligne du Parti, de ses politiques, sur l'exécution des décisions et directives venues d'en haut, ainsi que sur l'étude du marxisme-léninisme et de la Pensée Mao Zedong. Alors, le commandant évaluait le travail du jour et assignait les tâches du lendemain.

D'habitude, ceux qui relevaient des « cinq catégorie noires » étaient appelés à monter sur l'estrade et à courber la tête devant le public, en signe de contrition. Bien que mon père fût à l'évidence présent, le président de séance criait : « Est-ce que le grand droitier Ai Qing est ici ? » Il était habituel d'ajouter le mot « grand » devant « droitier » lorsqu'on parlait de mon père, compte tenu de sa réputation et de son influence en tant qu'écrivain. Une fois, il fut même dénoncé comme « romancier bourgeois » – titre étrange, puisqu'il était connu pour sa poésie. Mais le public se moquait bien de qui il était ou de ce qu'il avait fait dans sa vie. Tout ce qui était dit à ces réunions était considéré comme normal et parfaitement raisonnable, parce que la Révolution avait besoin d'ennemis – sans eux, les gens auraient senti un profond malaise.

Lorsqu'il était appelé, Père se levait de son tabouret, se faufilait à travers l'assistance et prenait place sur l'estrade ; ses cheveux retombaient sur son front quand il se courbait en reconnaissance de ses crimes. Durant un moment, l'assistance se calmait, puis l'insouciance reprenait le dessus, les enfants couraient dans tous les sens, les hommes partageaient des blagues salaces, les femmes donnaient le sein à leurs bébés, tricotaient ou faisaient craquer sous leurs dents des graines de tournesol tout en papotant.

Si l'officiel sur l'estrade disait : « Maintenant, nous allons laisser le grand droitier Ai Qing partir », Père sortait rapidement de l'auditorium. Il ne savait jamais à l'avance si on le laisserait partir. La question était de savoir s'il y avait ou non une « dernière directive » du

président Mao à transmettre à l'assistance. Si c'était le cas, la présence de gens comme Père n'était pas autorisée.

Pendant les premières années de la Révolution culturelle, il y avait presque chaque jour – ou chaque soir – des directives du président Mao. Le secrétaire de la compagnie les notait ligne par ligne, mot à mot sous la dictée téléphonique, en vue de leur diffusion au cours des réunions du soir. Ces messages avaient une fonction similaire à celle des tweets nocturnes de Donald Trump quand il était président. C'était la transmission directe des pensées du dirigeant à ses partisans dévoués, soulignant le côté sacré de son autorité. Dans le cas chinois, ces messages allaient plus loin, du fait qu'ils avaient force de loi. À peine avaient-ils été prononcés qu'une cacophonie de gongs et de tambours célébrait la diffusion de la sagesse de Mao, injectant une nouvelle énergie dans l'auditoire. Ici comme dans tout le pays, de telles scènes étaient jouées jour après jour, et de nombreuses années passèrent avant que l'on mît un terme à la diffusion des « dernières directives. »

La Révolution culturelle, nous disait-on, était un « nouveau stade du développement de la révolution socialiste, plus profond et plus large », laquelle était « une révolution qui touche le peuple dans son âme même ». Le but était de « déloger la poignée de gens au pouvoir qui suivaient la voie capitaliste, de critiquer les soi-disant autorités académiques bourgeoises et réactionnaires, l'idéologie bourgeoise et celle de toutes les classes exploitantes, de réformer l'éducation, la culture et tout ce qui dans la superstructure n'était pas conforme à la base de l'économie socialiste, en vue de consolider et de développer le système socialiste ». La vie quotidienne d'alors était saturée de ce type de langage pompeux et, bien qu'il fût ardu d'en comprendre le sens, il semblait avoir des propriétés hypnotiques, voire narcotiques. Tout le monde en était possédé.

L'auditorium servait aussi de cantine. À chaque repas, mon père devait se tenir à l'entrée en tapant sur une vieille cuvette d'émail, rappelant à tous qu'il était un droitiste et un criminel. Les ouvriers se sont vite habitués à le voir, et passaient devant lui sans y réfléchir,

formant une longue queue. Ils devaient tendre leur assiette creuse et leur coupon de vivres, en récitant une citation du président Mao devant le cuisinier, qui leur servait alors une louche de nourriture. Le cuisinier récitait une citation en même temps, pour confirmer son engagement pour la Révolution. Notre vie ressemblait à une pièce de théâtre, chacun jouant son rôle de façon mécanique : si Père n'apparaissait pas à son emplacement habituel, cela pouvait indiquer que quelque malheur encore plus grand se tramait, et l'angoisse gagnait chacun.

En cette période de morne routine et de pénurie matérielle, la cuisine était devenue le point focal de l'imagination des gens, même si peu de choses y changeaient d'un jour à l'autre. Chaque matin, le cuisinier mélangeait de la farine de maïs à de l'eau chaude et mettait la pâte sur des plateaux d'un mètre carré, puis il en empilait cinq, les plaçait dans une cuve de métal et les cuisait à la vapeur pendant trente minutes. Lorsqu'il soulevait le couvercle, la vapeur envahissait toute la cuisine. Il découpait alors la pâte cuite en briques égales de 200 grammes. Il les pesait devant tout le monde, en signe d'impartialité. Ces pains étaient servis du premier au dernier jour de l'année, mis à part le 1^{er} mai (fête du Travail) et le 1^{er} octobre (fête nationale), jours où ils étaient agrémentés d'une fine couche rouge, faite de sucre et parfois de jujubes. Si quelqu'un avait la chance de trouver un morceau de jujube dans son pain, cela suscitait immédiatement une vive excitation. La compagnie gérait de grands champs de maïs, mais nous n'avons jamais eu de farine fraîche, seulement des « rations de guerre » gardées en réserve depuis Dieu sait quand : elles vous raclaient durement la gorge quand vous les avaliez, et elles sentaient le moisi et l'essence.

Chacun de nous – Père, Gao Jian et moi – recevait chaque mois une allocation de tout juste 15 yuans, un peu plus de 5 dollars au taux de change de l'époque. C'est-à-dire qu'à nous trois, nous gagnions 45 yuans par mois, alors qu'un ouvrier ordinaire gagnait 38,92 yuans. Père fumait des cigarettes bon marché, à 5 centimes le paquet, qui dégageaient une odeur âcre de laine roussie ; elles s'éteignaient souvent

à la deuxième bouffée et firent plusieurs trous dans sa vareuse molletonnée. Les allumettes faisaient partie du « matériel de préparation au combat » et chaque famille n'avait droit qu'à une boîte par mois. Souvent nous l'avions épuisée avant la fin, et il me fallait aller emprunter du feu aux voisins pour allumer notre poêle.

Pour économiser, mon père passa au tabac planté par la compagnie. Nous nous servions d'anciens reçus pour rouler de petits cylindres de papier que nous remplissions avec des feuilles de tabac émiettées. Chaque soir, j'aidais Père à rouler une vingtaine de cigarettes et je les rangeais proprement dans un bocal de porcelaine bleue qui avait, je ne sais comment, échappé à la destruction lors des raids des Gardes rouges à notre précédent domicile. La poignée et le couvercle étaient en argent pur ; sur le corps du bocal étaient peints un petit pont au-dessus d'un ruisseau, un page jouant de la cithare près d'un affleurement de roche et de saules pleureurs aux branches basses, ainsi qu'une maisonnette au toit de chaume, avec sa fenêtre au cadre de bois à demi ouverte. Ce bocal éclairait le coin le plus sombre de notre pièce, grâce au lustre de sa porcelaine blanche et de son bleu cobalt.

Avec la nuit, une obscurité impénétrable tombait sur les champs de blé, et le bourdonnement des insectes était incessant. Père et moi restions assis chacun d'un côté de notre petite table, la lampe à huile projetant nos ombres – une grande, une petite – sur le mur derrière nous. Mon esprit était souvent aussi nu que la pièce, vide d'imagination et de souvenirs, et mon père et moi étions comme des étrangers n'ayant rien à se dire. Souvent je fixais simplement du regard la flamme vacillante de la lampe.

Parfois, cependant, juste au moment où j'allais m'assoupir, Père commençait à fouiller dans ses souvenirs et à se remémorer le passé. Je fus ainsi graduellement transporté dans les lieux où il avait vécu, je rencontrai les hommes et les femmes qu'il avait connus, et je commençai à comprendre un peu ses amours et ses mariages. Quand il parlait, c'était comme si je n'étais pas là. Il racontait apparemment sans autre but que de s'assurer que le flot des souvenirs

ne se tarirait pas. Dans la Petite Sibérie, l'isolement a forgé entre nous une certaine proximité, et les privations matérielles nous ont apporté une plénitude d'une autre nature, traçant les contours de ma vie future.

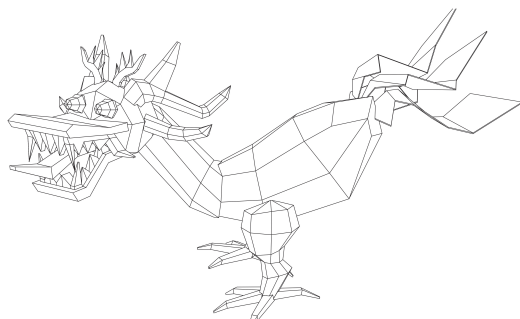
CHAPITRE 2

LES CŒURS BRÛLENT

LA NAISSANCE DE MON PÈRE FUT DIFFICILE. PENDANT SA GROSSESSE, ma grand-mère avait fait un rêve étrange, dans lequel son bébé était échoué sur une petite île au milieu d'une mer démontée. La famille et les amis s'accordèrent pour dire que c'était un mauvais présage et ma grand-mère, bouddhiste pratiquante – elle se convertit plus tard au catholicisme –, alors âgée d'à peine 20 ans, brûla de l'encens et pria chaque jour pour que la fortune lui sourie. Mais l'angoisse persista. Le travail dura deux jours et deux nuits, et sa résistance fut éprouvée jusqu'aux limites du possible. Finalement, le cri perçant d'un enfant se fit entendre derrière les rideaux de soie d'un lit à baldaquin laqué de rouge et d'or.

Grand-père avait déjà un prénom en tête, choisi non seulement pour refléter la place du garçon dans l'arbre généalogique, mais aussi pour garantir le statut moral et le prestige social de la famille. Tel un détail de nacre incrusté dans un vaisseau laqué, le prénom serait serti avec un soin particulier dans la lignée familiale et serait emmené à former l'avenir de son porteur par des voies invisibles. Le prénom de Père était Haicheng, composé des caractères *hai* 海 (« la mer ») et *cheng* 澄 (« limpide »).

Père est né le dix-septième jour de la deuxième lune de la seconde année du règne de Xuantonng (soit le 27 mars 1910). Selon le calendrier traditionnel chinois, ce jour coïncidait avec l'équinoxe de printemps, lorsque le jour et la nuit sont d'égale durée et que toute la nature renaît.



Aux yeux des paysans, les enfants nés cette année-là « chevauchaient la queue du dragon ». Et en effet, dix-huit mois plus tard, à 450 km de là, dans la ville de Wuchang¹, des éléments progressistes de l'armée montèrent un coup d'État, lançant la Révolution de 1911. Bientôt les provinces du sud de la Chine firent sécession de l'empire Mandchou, l'une après l'autre. 1912 marqua la fin officielle de la dynastie des Qing, et avec elle de deux mille ans d'autocratie féodale.

Les superstitieux croient qu'une naissance difficile est placée sous de funestes auspices. Douze jours plus tard, lorsque Grand-mère fut prête à recevoir des visites, Grand-père appela un astrologue, chose coutumière en l'occurrence. Celui-ci s'enquit d'abord de l'heure exacte de la naissance de l'enfant, puis des dates précises de celles de ses parents. Ensuite il commença à interpréter les données du grand compas de géomancien qu'il avait apporté.

Après un long moment angoissant, l'homme présenta ses prévisions, choquantes : le bébé était « en désaccord » avec le destin de ses parents, et s'ils l'élevaient chez eux il « causerait leur mort ». Ils en conclurent logiquement que le bébé devrait être pris en charge par quelqu'un d'étranger à la famille. La joie d'avoir leur premier bébé laissa place à la terreur qu'il ne soit le signe avant-coureur de malheurs. Même si le garçon parvenait à l'âge adulte, dit le devin,

1. Wuchang est l'une des trois villes qui forme la conurbation de Wuhan, capitale du Hubei.

le mieux serait qu'il n'appelle jamais ses parents « père » et « mère », mais plutôt « oncle » et « tante ».

La gravité et les inquiétudes du géomancien affectèrent profondément mes grands-parents. Son interprétation de la situation leur semblait aussi solide et inattaquable que les objets de la maison autour d'eux, et sa sombre prédiction fut inscrite dans la destinée de mon père comme une marque de naissance.

Mon père ne savait naturellement rien de cette visite. Il était à côté, confortablement couché dans son berceau de bambou, langé dans son édredon sur lequel étaient brodés les mots Wan Xi, 10 000 bonheurs. Seule une bosse sur sa tête témoignait de sa longue lutte pour venir au monde.

Mon père était né dans une famille de propriétaires fonciers du village de Fantianjiang, dans le coin nord-est de ce qui était alors la préfecture de Jinhua, sise dans la province côtière du Zhejiang [au sud de Shanghai]. Mes grands-parents sont morts bien avant ma naissance, mais il semble, à regarder les deux portraits photographiques qui nous restent, qu'il existait entre eux une réelle ressemblance. N'était la barbe de mon grand-père, il serait difficile de distinguer entre le mari et la femme : tous deux avaient le visage rond, le front haut, les cheveux tirés en arrière, et des yeux exorbités qui tiraient vers le bas dans les coins. Dans leurs tenues simples mais soignées, ils respirent la gentillesse.

Dans ce village d'une centaine de foyers, mon aïeul Jiang Zhongzun avait la réputation d'un homme de culture. Il avait nommé sa pièce préférée « Studio de l'aspiration au progrès » (望益齋), et l'avait décorée de rouleaux de sa propre calligraphie élégante, qui témoignaient de son engagement à se cultiver. Dans la pièce de réception était suspendue une plaque de bois où était gravée la phrase « Les liens familiaux font la félicité » (天倫敘樂), ce qui donne une bonne idée de l'homme qu'il était.

Grand-père possédait une échoppe de sauce soja et une épicerie générale de produits importés. En sus de gérer ces affaires, il passait une bonne part de son temps à suivre l'actualité et à lire les nouvelles

parutions. Il était abonné à *Shen Bao*, un journal en langue chinoise fondé par un Londonien basé à Shanghai. Un villageois qui aurait eu envie de savoir ce qui se passait dans le monde – comme par exemple où en était la guerre entre la Chine et le Japon – pouvait s'en faire une idée juste en scrutant le visage de Grand-père. Il aimait aussi à consulter son atlas mondial, suivait de près la météo, et avait lu *Evolution and Ethics* de Thomas Huxley.

Il était considéré dans le village comme un réformiste et avait été l'un des premiers à couper sa longue tresse, laquelle symbolisait la soumission des Chinois Han aux autorités mandchoues de la dynastie des Qing. Il autorisa les femmes de la famille à débarrasser leurs pieds et envoya ses deux filles à l'école chrétienne fondée par Stella Relyea, une missionnaire américaine affiliée à la Société des missions étrangères des Baptistes américains, qui avait alors 250 000 adhérents en Chine. Grand-père était aussi membre de la Société internationale d'épargne¹, une banque française de Shanghai. À cette époque-là, déposer ses économies dans une banque était considéré comme très audacieux.

Ma grand-mère, Lou Xianchou, venait d'une famille en vue dans le district voisin de Yiwu. Après mon père, elle donna naissance à sept autres enfants, dont trois moururent jeunes, de sorte que Père eut deux frères et deux sœurs. Grand-mère était une femme chaleureuse et généreuse, qui donnait souvent aux domestiques une poignée de graines de pastèque ou de cacahouètes. Les écoliers du voisinage passaient régulièrement à la maison lire les journaux et magazines et bavarder avec elle. Bien qu'elle ne sût ni lire ni écrire, elle pouvait réciter quelques poèmes de la dynastie des Tang ainsi que des refrains populaires, et elle avait un sens de l'humour assez original.

En 1910, l'année de la naissance de mon père, mon grand-père venait d'avoir 21 ans. La dynastie des Qing touchait à sa fin, après deux cent soixante-six ans de règne, tandis qu'en Russie la chute des Tsars et l'avènement du régime soviétique allaient se produire

1. *International Savings Society*, fondée en 1912 par Jean Beudin à Shanghai.

sept ans plus tard. C'est l'année de la mort de Léon Tolstoï et de Mark Twain, celle où Edison inventa le cinéma parlant dans le New Jersey. À Xiangtan, dans le Hunan, un certain Mao Zedong, âgé de 17 ans, allait encore à l'école. Sa première femme, choisie pour lui par ses parents, mourut un mois avant la naissance de mon père. Mais, comme tant de villages chinois, Fantianjiang sommeillait, anonyme, sans histoires.

Peu de temps après la prédiction du géomancien, une fille naquit dans une famille de paysans de Fantianjiang. Elle fut, selon au moins une source, noyée immédiatement par sa mère, pour qui il était plus avantageux d'être nourrice du nouveau-né de la famille Jiang que d'élever une fille, dont la valeur à long terme était limitée. Cela semble inhumain aujourd'hui, je sais, mais ce genre de pratique était courante à l'époque – et n'a pas complètement disparu aujourd'hui.

Cette jeune mère venait d'une famille du nom de Cao, qui habitait le village voisin de Dayehe (« Lotus à grandes feuilles »). Elle était venue à Fantianjiang enfant pour être mariée¹ à un membre éloigné et ruiné de la famille – au sens large – de Grand-père. Personne au village ne se soucia de son vrai nom ; on l'appela Grande Feuille, du nom de son village. Elle avait 32 ans lorsqu'elle commença à allaiter mon père, ce qui lui permit de compléter ses revenus pour soutenir son ivrogne de mari et leurs quatre enfants. Les villageois trouvaient qu'elle avait de la chance d'avoir une telle occasion.

La maison de Grande Feuille n'était pas loin de celle de grand-père. Elle consistait en deux pièces basses de plafond dont les murs étaient noircis par la fumée, avec un lit en bois dans un coin et une table carrée bancale. Des fentes dans le toit laissaient voir le ciel et à l'extérieur un banc de pierre lui servait de siège pour allaiter le bébé.

C'est dans cette maisonnette que mon père passait ses jours et ses nuits, hormis pendant la fête du Printemps et les autres fêtes importantes, pour lesquelles mes grands-parents l'accueillaient à la maison.

1. Le mariage une fois arrangé, la fillette venait habiter dans la famille de son futur mari (lui-même encore mineur, le plus souvent) jusqu'à la date du mariage.

La propriété de la famille Jiang se composait d'un bâtiment principal de cinq pièces et de deux ailes à un étage, le tout construit en bois avec des poutres, des avant-toits et des fenêtres sculptés de dessins porte-bonheur et de scènes historiques. La cour, agréable et tranquille par tous les temps, était pavée de pierre noire ; des orchidées et des fougères poussaient dans une cuvette de pierre près du dispositif de captage d'eau de pluie. Les bâtiments adjacents étaient construits dans le même style et avec les mêmes matériaux. Ils n'étaient pas identiques, mais liés entre eux, comme un brocart tissé dont la chaîne et la trame sont imprégnées de préceptes confucéens. Ces décorations se servaient de la créativité artistique et de techniques alliant minutie et adresse pour mettre en valeur l'ordre traditionnel en vigueur de génération en génération depuis de nombreux siècles.

Dans la maisonnette de Grande Feuille, mon père était nourri de gâteaux de riz, de charcuterie et de petits pains farcis aux graines de moutarde, dont il était friand. Il s'asseyait sur ses genoux près du feu et elle lui racontait des histoires. Elle lui était entièrement dévouée, et chaque fois qu'il l'appelait elle laissait tomber ce qu'elle faisait et le prenait dans ses bras, pressant son visage buriné contre le sien, tout pâle. Grande Feuille a rempli sa prime jeunesse de chaleur et d'amour.



Jinhua, la plus grande bourgade de la région, se trouvait dans un bassin, entourée de montagnes de tous côtés, coupée par deux rivières qui convergeaient et coulaient vers le nord. Fantianjiang était

à quarante kilomètres au nord-est, à la frontière du district de Yiwu. Au nord du village se dressait la montagne des Pics Jumeaux, d'une couleur chatoyante quand la lumière s'y prêtait. Une source jaillissait sous des rochers couverts de bruyère, tandis qu'en contrebas, le sol rougi par l'oxyde de fer donnait vie à toutes sortes de plantes, dont du bambou, du camphre, des sapins, et des noyers. Le paysage était parsemé de camélias, d'azalées, de grenadiers, d'osmanthe.

Deux vieux camphriers marquaient l'entrée du village. Leur circonférence était telle qu'il fallait que plusieurs personnes joignent leurs bras pour en faire le tour, et leurs branches séculaires se déployaient comme un chapiteau de feuilles. L'un d'eux avait un creux dans le tronc assez grand pour que les enfants jouent dedans, et une niche dans laquelle une statuette de Bouddha avait été installée. Les villageois appelaient cet arbre « la vieille dame », et allaient y solliciter des bénédictions pour leurs enfants.

Mon père mit du temps à parler, seulement vers 3 ans, si bien que certains villageois se demandèrent s'il était demeuré. À 4 ans vint l'âge d'aller à l'école, et Grand-père le retira alors de chez Grande Feuille pour qu'il vive avec ses parents. En 1915, lorsqu'il eut 5 ans, une école privée ouvrit dans le village, proposant une classe d'art donnée par un instituteur doué pour la peinture et l'artisanat qui éveilla l'intérêt de mon père pour les travaux manuels. Il fabriqua ainsi une maisonnette de bois dont les portes et les fenêtres s'ouvraient et il assembla une lanterne magique aussi captivante qu'un kaléidoscope. Un jour d'hiver, sa mère lui donna un petit couvet pour qu'il se réchauffe les mains, il le prit et le balança, faisant siffler et claquer les braises, à la surprise et la joie de ses frères et sœurs. Grand-père, le voyant si absorbé par la fabrication d'objets, se moqua : « Et si je t'envoyais à l'atelier pour les pauvres ? » À cette époque-là, on n'accordait que peu de considération à l'artisanat.

Grand-père avait d'autres raisons d'être mécontent de son fils aîné. Une fois, une hirondelle lâcha des déjections sur sa tête. Trouvant ce présage de mauvais augure, il donna à Père un bol en bois et lui demanda d'aller chez le voisin chercher une herbe à infuser pour

« purger la déveine ». Père ne bougea pas, considérant que cette tâche n'était pas digne de lui. Furieux, Grand-père attrapa le bol lui-même et le lui renversa brutalement sur la tête, l'écorchant et le faisant saigner. Sa tante (la femme du frère aîné de son père), choquée, l'éloigna et lui donna deux œufs au plat pour le consoler. « S'il te frappe encore, dit-elle, je t'en ferai sauter un autre, qu'en dis-tu ? » Père approuva en hochant la tête. Plus tard il écrivit une note qui disait : « Papa est méchant, il m'a battu ! » Grand-père trouva cette note dans un tiroir et ne le battit plus jamais.

L'enfance de Père n'a jamais été très heureuse, et ses relations avec ses parents n'ont cessé de se dégrader au fil du temps. Un jour, Père dit à sa petite sœur : « Quand Maman et Papa seront morts, je t'emmènerai à Hangzhou » – la capitale de la province, à 150 km de là. Grand-mère l'entendit et le convoqua dans la grande salle. Elle prit deux ligatures de pièces de l'armoire et les lui mit autour du cou : « Si tu veux partir, va-t'en maintenant, pas la peine d'attendre notre mort. » Père ne dit rien pendant qu'elle le grondait. Il portait déjà en lui un secret : un jour, il irait loin, très loin ; il verrait le monde, beaucoup plus que les villageois n'en avaient vu, et il visiterait des lieux dont ils n'auraient jamais rêvé.

QUELQUE TEMPS APRÈS la Première Guerre mondiale, au printemps 1919, les puissances alliées réunirent une conférence au Palais de Versailles pour arrêter les termes de la paix, à laquelle la Chine prit part du côté des vainqueurs. La Conférence ne tint cependant aucun compte de l'exigence d'intégrité territoriale de la délégation chinoise, et attribua au Japon les possessions coloniales de l'Allemagne, à savoir Qingdao et le Shandong. Lorsque la nouvelle parvint en Chine, cela provoqua des manifestations dans tout le pays.

Le 4 mai, quelque 3 000 étudiants des universités de Pékin se réunirent sur la place Tiananmen, devant le porche imposant qui marque l'entrée méridionale de la Cité interdite, réclamant la défense de l'intégrité territoriale et le renvoi des officiels chinois, accusés

de collaborer avec les Japonais. Ce sursaut de sentiment national, qui donna naissance au Mouvement du 4 mai, se répandit rapidement dans tout le pays. En même temps, les intellectuels chinois, convaincus de la nécessité d'un changement culturel radical pour que la Chine se défasse de son arriération et évite de nouvelles humiliations, commencèrent à se mobiliser pour « M. Démocratie » et « M. Science » (le titre de Monsieur, ici, rappelant la façon d'appeler un enseignant) et à critiquer le confucianisme et l'ordre moral traditionnel qui sous-tendait l'ordre impérial. Aux cris de « À bas la boutique confucianiste » (terme de mépris pour désigner l'idéologie confucianiste), ils appelaient la jeunesse chinoise à prendre conscience de la crise nationale, prônant la liberté, le progrès, la science. Ces idées influençaient déjà l'enseignement à Jinhua, et les livres de classe élémentaire de Père donnaient des rudiments de démocratie et de science.

Un certain nombre d'intellectuels chinois, inspirés par la Révolution russe, commencèrent à promouvoir le marxisme-léninisme, sous la houlette de Chen Duxiu et Li Dazhao. En juin 1921, Lénine envoya à Shanghai un délégué de l'Internationale Communiste (Komintern) opérant sous le pseudonyme de Maring pour présider le premier congrès du Parti communiste chinois (PCC). Les préparations se déroulèrent dans une atmosphère tendue et inquiète et, afin d'éviter les regards indiscrets du gouvernement nationaliste du Kuomintang, le lieu du congrès fut déplacé à Jiaxing, à bord d'un bateau sur le lac du Sud, à quatre-vingts kilomètres de Shanghai.

C'est dans le programme du Parti qu'apparurent, pour la première fois, les concepts comme « classe ouvrière », « lutte des classes », « dictature du prolétariat », « élimination du système de propriété capitaliste », et « coalition avec la troisième internationale ». Les documents du congrès furent imprimés en russe, peut-être parce que les termes chinois équivalents n'avaient pas encore été forgés. En sus de Maring (un communiste néerlandais dont le vrai nom était Hendricus Sneevliet), un autre délégué étranger y assistait : un citoyen soviétique, « Nikolsky », dont la véritable identité est restée

un mystère pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à ce que les archives russes révèlent, grâce à Gorbatchev, qu'il s'appelait Vladimir Neiman Abramovitch ; il fut accusé d'espionnage et fusillé en 1938. C'est ainsi que le Parti communiste chinois commença sa longue et tumultueuse histoire.

En 1925, à l'âge de 15 ans, mon père fut admis en tant que pensionnaire au Lycée n° 7 de Jinhua, établi dans la résidence d'un ancien prince des Taiping, un édifice imposant avec un grand hall central. C'était une école de garçons, et la plupart des élèves étaient des fils de la petite aristocratie aisée des villages alentour. Sous l'influence des tendances progressistes qui déferlaient sur le pays, Père se reconnut dans les valeurs démocratiques et républicaines de l'Occident et s'enthousiasma pour la « Nouvelle Littérature », qui s'écrivait à présent comme l'on parlait¹. Ainsi, lors d'un examen, la classe devait écrire un essai en langue classique, et Père, par défi, écrivit le sien en langue parlée, en lui donnant pour titre « Chaque époque a sa propre littérature ». Le professeur n'en fut pas plus impressionné. « Idées mal dégrossies », railla-t-il. Aujourd'hui encore, le plaidoyer de mon père pour une littérature fidèle à son époque n'a pas vraiment fait son chemin en Chine.

Grande Feuille mourut à l'âge de 46 ans, alors que Père était au loin, en pension. Ses cinq fils la pleurèrent et même son mari, qui la maudissait et la battait quand il avait trop bu, laissa couler quelques larmes. Elle avait vécu dans la pauvreté et elle partit dans un piètre cercueil. Mais mourir tôt pour elle signifiait qu'elle n'aurait pas à se tracasser de ce qui adviendrait à la mort de son mari, ni à s'inquiéter de ce que son fils aîné devienne un bandit, ni à porter le deuil de son second fils mort au combat, ni à se demander comment les trois autres parviendraient à gagner leur vie. Des années plus tard, Père écrivit un poème pour commémorer sa vie de luttes et d'épreuves, dans lequel il imaginait sa mère nourricière assistant à son mariage

1. Avant 1919, la littérature chinoise s'écrivait en langue classique, assez différente et bien plus difficile d'accès que la langue parlée.

et chaleureusement appelée « belle-mère » par sa jolie épouse, mélancolique reconnaissance pour le rôle crucial qu'elle avait joué pour lui quand il était en bas âge.

À l'école, Père était de plus en plus captivé par l'art. Pendant le cours de mathématiques, il prenait prétexte d'aller aux toilettes pour faire l'école buissonnière et dessiner d'après nature, se glissant à nouveau en classe juste avant la fin de la leçon. Lorsqu'il revint au domicile pour les vacances d'été, Grand-père le chargea de surveiller les rizières, mais il emmena ses frères et sœurs dans un temple bouddhiste à huit cents mètres de là pour dessiner. Ce temple datait de l'époque médiévale, il y avait dans la cour d'anciens cyprès élancés vers le ciel. Dans la salle principale se trouvait une statue de Maitreya, ventru, au-dessus duquel était affiché le dicton : « Un gros ventre peut contenir tout ce que le monde a du mal à contenir ; un visage rieur se rit de tous ceux qui sont risibles ». Fidèle à l'esprit rebelle de l'époque, Père pissa un coup à côté du Bouddha, pour montrer son dédain pour la religion.

EN MAI 1925, en pleine préparation de ses examens, des milliers d'étudiants à Shanghai envahirent les rues de la ville pour protester contre les mauvais traitements infligés par les entreprises japonaises aux travailleurs chinois. On envoya la police armée arrêter les manifestants, et dans l'après-midi du 30, alors que les étudiants et les habitants exigeaient leur libération, les agents de police britanniques tirèrent. Il y eut plus de vingt morts ou blessés. Après ce massacre, des grèves et des boycotts éclatèrent dans toute la Chine, demandant l'abolition des avant-postes coloniaux en Chine. À partir du milieu du XIX^e siècle, les pays occidentaux avaient créé dans plusieurs ports des zones qu'ils gouvernaient directement, en violation de la souveraineté chinoise. Dans ces enclaves comme la Concession internationale de Shanghai et la Concession française, ils contrôlaient les affaires civiles, la perception des impôts, le pouvoir judiciaire, le maintien de l'ordre, l'éducation, les transports, les services de poste

et télécommunications, les travaux et services publics, l'assainissement, et ils y stationnaient même des troupes – ce qui revenait, de fait, à un État dans l'État.

L'école de Père à Jinhua lança un mouvement de solidarité avec les manifestants. Les élèves défilèrent à travers les rues de la ville en brandissant des drapeaux, en criant des slogans antijaponais, poussant les ouvriers à faire grève et les commerçants à fermer boutique. Ils démolirent des enseignes d'échoppe et des vitrines, saccagèrent des entrepôts en recherchant des marchandises importées, et mirent le feu à des piles de produits anglais et japonais sur les berges de la rivière. Galvanisé par cette ferveur révolutionnaire, Père était décidé à partir à Guangzhou (Canton) pour s'enrôler dans l'Académie militaire de la République de Chine. Mais lorsque Grand-père l'apprit, il en conçut une telle fureur qu'il refusa de lui parler. Face à une telle opposition, Père dut renoncer.

En 1927, l'alliance contre nature que les Nationalistes et les Communistes avaient formée prit brutalement fin. Le 12 avril, lorsque les forces Nationalistes eurent atteint Shanghai, leur commandant en chef, Chiang Kai-shek, donna l'ordre d'arrêter et d'exécuter les Communistes, dont la capacité à mobiliser les ouvriers lui paraissait menacer sa propre autorité. Les effets de la répression se firent rapidement sentir jusque dans des villes de province comme Jinhua. Un matin, le directeur de l'école demanda à tous les élèves de se réunir sur le terrain de sport, au prétexte d'écouter un discours. Mais en réalité, les autorités voulaient avoir le champ libre pour fouiller les dortoirs à la recherche d'objets interdits. Père se glissa hors du groupe et grimpa dans son dortoir par la fenêtre de derrière, récupéra un pamphlet qu'il était en train de lire – *La Conception matérialiste de l'Histoire* de Plekhanov – et réussit à le jeter dans le caniveau avant d'être pris. Ce texte ronéoté l'avait poussé à l'étude du marxisme, dont la vision du monde allait fortement marquer sa vie.

À l'automne 1928, diplômé du lycée, Père fut admis au département de peinture de l'Académie nationale des arts, nouvellement

fondée à Hangzhou. La classe inaugurale comptait quelque quatre-vingts étudiants, et la plupart des enseignants avaient été formés à l'étranger. Père s'y trouva à l'abri des remous politiques.

Hangzhou était renommée pour la beauté du lac de l'Ouest, voisin, et dès qu'il le pouvait, Père mettait son matériel dans sa besace et y allait pour peindre. Il représentait minutieusement les scènes qui attiraient son regard dans les bois proches du lac, ou dans les collines et les champs alentour, dans ces tons de gris voilé qu'il préférait. C'était un étudiant appliqué, avec l'amour de la nature propre aux gens de la campagne. Il restait réservé, timide dans la vie sociale, mais il avait une véritable empathie pour les pauvres et ceux qui souffraient. Les vendeurs à la sauvette, les bateliers et les charretiers, de même que les propriétaires de chaumières avec leurs enfants crasseux, tous étaient des sujets réguliers de son art.

Les matins brumeux et changeants du lac de l'Ouest lui laissaient un vague sentiment de solitude et de mélancolie, et il ne s'est jamais vraiment senti chez lui à Hangzhou. Sa vie prit un nouveau tour lorsque l'un de ses tableaux attira l'attention de Lin Fengmian, le directeur de l'Académie, alors âgé de 28 ans, qui avait passé plusieurs années en France au début des années 1920. « Tu n'apprendras rien ici, tu devrais aller étudier à l'étranger » lui dit-il.

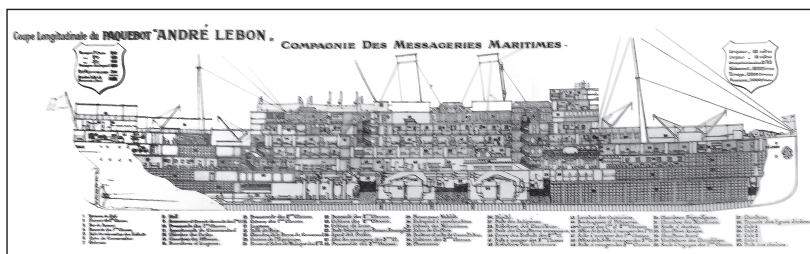
La mode des études à l'étranger avait commencé dans les années 1860 avec le mouvement d'auto-renforcement, lorsque le gouvernement des Qing, menacé au-dedans et au-dehors, chercha à développer l'industrie, les communications et les services financiers sur le modèle occidental. Les officiels se rendirent compte que l'envoi d'étudiants à l'étranger pourrait jouer un rôle crucial dans l'obtention de la maîtrise des sciences et technologies de l'Occident. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la France avait un besoin pressant de main-d'œuvre et commença à faire venir des étudiants chinois qui pouvaient à la fois travailler et suivre leurs études. Certains d'entre eux – les plus célèbres étant Zhou Enlai et Deng Xiaoping – deviendraient des dirigeants

du Parti communiste chinois. Inspirés par leur foi dans le communisme, les jeunes chinois allaient chercher en Europe, berceau du marxisme, de nouvelles idées et de nouvelles théories aptes à remédier aux maux de la Chine.

L'avis de Lin Fengmian fit forte impression sur mon Père. Mais pour partir outre-mer, il lui fallait convaincre Grand-père. Lorsqu'il revint à la maison pour les vacances d'hiver, il emmena un de ses professeurs plaider sa cause. Celui-ci dit : « S'il va à l'étranger, il pourra gagner beaucoup d'argent à son retour. »

Grand-père demeurait sceptique, mais finit par céder. Il souleva une latte du plancher et tira un bocal plein de dollars d'argent. En ce temps-là, 1 dollar d'argent avait une valeur considérable : de quoi acheter par exemple huit kilos de riz, ou trois kilos de porc, ou six pieds de tissu, voire un petit terrain dans certains endroits. La mine grave, les mains tremblantes, il en compta 800 – assez pour couvrir ses frais de voyage et de vie pour les premiers mois. En les donnant à son fils, Grand-père lui enjoignit de revenir après ses études : « Ne t'y amuse pas au point d'en oublier de revenir. »

Le jour de son départ, Grand-père l'accompagna jusqu'à la sortie du village dans le soleil matinal, brillant sur les pavés du chemin. Père eut tôt fait d'oublier les grandes espérances placées en lui : il pensait seulement au voyage qui l'attendait, il était impatient de mettre de la distance entre lui et ces champs fatigués, ce petit village sans avenir. Il avait hâte de commencer ses pérégrinations solitaires, et de rouler librement sa bosse.



Le paquebot André Lebon

SUR LES QUAIS DE SHANGHAI, d'épais cordages amarraient le paquebot *André Lebon* aux bittes de fer noir du quai n° 16. La proue vert olive du bateau s'élevait hors de l'eau et la vapeur s'échappait de ses deux cheminées rouge brique, dissimulant les banques et les commerces occidentaux le long de la rivière. Le bâtiment mesurait cent soixante et un mètres de long, il était plus grand qu'un hameau et presque trop long pour que l'on voie d'un bout à l'autre. Il régnait autour un incessant brouhaha dans lequel se mêlaient les voix des colporteurs vendant leur marchandise, des tireurs de pousse-pousse, des dockers aux pieds nus et des porteurs chargés de lourdes malles, ainsi que des passagers de tous acabits trimballant leurs effets personnels.

Avec ses trois millions d'habitants, Shanghai à la fin des années 1920 était presque aussi grande que Londres, New York, Tokyo ou Berlin. Le Quai n° 16, construit en 1860 lorsque la ville devint par traité un port international, était à présent l'endroit le plus animé et frénétique de la ville. Les travailleurs chinois embarqués pour l'Europe pendant la Première Guerre mondiale et les jeunes gens qui aujourd'hui allaient y étudier étaient tous partis de là.

Père était l'un des centaines de passagers qui se pressaient sur la passerelle de l'*André Lebon*. Lorsqu'il eut trouvé une couchette en troisième classe, il déposa son bagage et son matériel de peintre, et se sentit tel un charançon coincé dans la cale caverneuse du navire. Sa cabine était étroite et bondée, les couchettes serrées les unes contre les autres. Bientôt les moteurs se mirent à vrombir et la chaleur de la salle des machines, mélangée à l'odeur du cargo, emplit le corridor d'un arôme puissant. La corne du navire retentit, et Père regarda le quai s'éloigner peu à peu.

Le paquebot quitta Shanghai l'après-midi du 9 mars 1929. Il mit deux jours et trois nuits à atteindre Hong Kong, puis il traversa la mer de Chine du Sud et fit escale à Saïgon pendant quatre jours, embarquant du fret. Le connaissance maritime du registre de navigation du capitaine Auguste Le Flahec indiquait 20 220 sacs de riz, 2 958 sacs de farine, 3 941 caisses de caoutchouc, 562 sacs de café en grains, 1 951 caisses de thé, 477 sacs de minerai d'étain, 899 balles de

tissu de soie, 408 balles de soie brute, 470 sacs de poivre en grains, 300 sacs de noix de galle et divers autres produits, pour un poids total de 3 121 tonnes. En regardant les grues transborder la richesse des ports coloniaux dans les cales du bateau, Père ressentit un remous dans ses tripes qui ne se résorba jamais totalement pendant la durée de son séjour à l'étranger.

Le 27 mars, le paquebot avait atteint l'atoll de Maliku, à la pointe méridionale de l'Inde. Père, plongé dans sa grammaire française, oublia que c'était son anniversaire. Quatre jours plus tard, ils abordèrent le port d'Aden, puis Djibouti, sur la corne de l'Afrique. Après le passage sans histoire de la mer Rouge, ils traversèrent le canal de Suez et mon père eut alors son premier aperçu de la Méditerranée. Le dernier tronçon du voyage, orageux, le mena, via la Sicile, jusqu'à Marseille où ils relâchèrent le vendredi 12 avril 1929. De là, mon père prit le train pour Lyon, puis Paris.

PARIS DANS LES ANNÉES 1920 impressionnait les visiteurs avec la circulation de voitures et de trams et le métro en pleine expansion. Pour un jeune étudiant chinois comme Père, la liberté dont jouissaient les Parisiennes, qui pouvaient – sans s'attirer trop de remarques – fumer en public, porter les cheveux courts, s'habiller de façon osée et faire du sport, constituait une sorte de révélation. Ernest Hemingway se souviendrait plus tard du Paris des années 1920 comme d'une « fête », mais la description de la vie dans les taudis parisiens donnée par George Orwell donne une image moins reluisante : « C'était une rue très étroite, une sorte de gorge encaissée entre de hautes maisons aux façades lépreuses figées dans de bizarres attitudes penchées, comme si le temps s'était arrêté au moment précis où elles allaient s'abattre les unes sur les autres. Des hôtels, uniquement, bourrés à craquer de locataires – Polonais, Arabes et Italiens pour la plupart. Le rez-de-chaussée était généralement occupé par un petit bistrot où l'on pouvait se saouler pour

l'équivalent d'un shilling. Le samedi soir, un bon tiers de la population masculine du quartier était ivre¹. »

Mon père aurait reconnu le Paris qu'Hemingway et Orwell avaient dépeint, mais ses propres souvenirs prirent une forme différente.

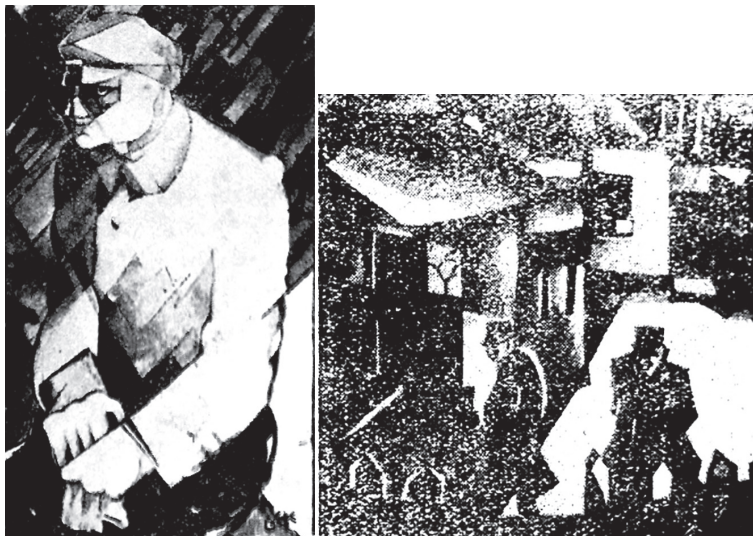
Au début, par souci d'économie, Père et une paire d'amis décidèrent de ne pas vivre au centre même de Paris. Ils trouvèrent un logement à Fontenay-aux-Roses, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest, mais reliée à la capitale par un tram. Là, Père emménagea chez un Français du nom de Grimm, un rustre qui buvait beaucoup et lui qui donna son premier boulot, dans un magasin de cycles. Plus tard il s'installa dans une pension de famille, l'hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard, dans le 6^e arrondissement. Sa chambre était petite et traversée par un tuyau bruyant, mais le loyer n'était pas cher. La concierge portugaise était une bonne âme qui ne faisait pas de problème lorsqu'il tardait à payer son loyer.

Père explorait avec grand intérêt les musées et les galeries et chaque après-midi, il allait dessiner à « l'Atelier libre » à Montparnasse, dont les frais d'admission réduits attiraient les aspirants artistes comme lui. Il avait le coup pour capturer les mouvements avec des lignes simples. Il aimait les couleurs et le lyrisme des portraits et paysages de Chagall et restait en extase devant les innovations audacieuses des peintres impressionnistes.

Un heureux résultat de son immersion dans la scène artistique française a été la sélection d'un de ses tableaux pour une exposition de printemps au célèbre et influent « Salon des indépendants ». Il s'agissait d'une petite peinture à l'huile représentant un chômeur, inspirée moins par ses idées politiques que par son propre sentiment d'exclusion. Mais cela renforça sa confiance en lui.

Il ne reste qu'une seule photographie en noir et blanc du séjour de mon père à Paris. Quatre jeunes gens groupés dans une prairie ; parmi eux, à la gauche d'un chevalet, se tient mon père, cheveux peignés

1. *Dans la dèche à Paris et à Londres*, George Orwell, Paris, Ivrea, 1982, traduction de Michel Pétris, p. 5.



en arrière, le pinceau et la palette à la main, le vrai jeune artiste asiatique, le corps paraissant d'autant plus svelte que la tête était grosse, les yeux fixés sur l'objectif, le regard confiant et concentré.

En quelque mois, Père avait dépensé tout son argent. Grand-père lui envoya deux mandats de plus, après quoi il refusa de lui en verser d'autres, et Père dut trouver du travail à temps partiel pour joindre les deux bouts. Chaque matin, il décorait des paquets de cigarettes, qu'il personnalisait au nom du client, dans un atelier géré par un Américain du nom de Douglass. Il pouvait peindre une vingtaine de paquets en une matinée et gagner ainsi 20 francs. Il se faisait de la sorte 600 francs par mois, et après en avoir dépensé 50 pour le loyer et environ 10 par jour pour les repas, le reste lui permettait d'acheter des livres et du matériel de peinture, et couvrir ses dépenses quotidiennes. Cependant quelques mois après la crise boursière de 1929, l'échoppe fut obligée de fermer.

Pendant la Première Guerre mondiale, la France avait recruté quelque 30 000 « coolies » chinois pour soutenir l'effort de guerre. Comme le dit un général français plus tard, ils faisaient de « bons soldats », stoïques même pendant les bombardements les plus

violents. À la fin de la guerre, certains étaient restés en France, et un quartier chinois avait ainsi vu le jour à Paris, avec de nombreux restaurants tenus par des Chinois originaires de Wenzhou, une ville côtière pas très éloignée de Jinhua. Les Chinois expatriés, d'où qu'ils viennent et quel que soit le nombre d'années passées en France, avaient en commun le besoin de nourriture chinoise et formaient une clientèle assidue pour ces restaurants.

Un jour, Père mangeait dans un de ces troquets quand il remarqua, dans un coin, un autre jeune Asiatique au visage fin, les traits tirés, les cheveux ébouriffés. Sa curiosité fut éveillée par le fait que le jeune homme s'attardait à sa table longtemps après avoir fini son repas et jetait régulièrement des regards à la pendule ainsi qu'au-dehors. Père se rendit compte qu'il devait être à court d'argent, il alla donc vers lui, régla son addition et ils quittèrent le restaurant ensemble. Ainsi débuta une amitié qui dura toute leur vie.

Ce jeune homme s'appelait Li Youran. Natif du Zhejiang comme Père, plus âgé que lui de quatre ans, il étudiait la philosophie à l'université et était beaucoup plus engagé que lui en politique. Membre de la section européenne du Parti communiste chinois, il avait publié des essais dans *Chi Guang* (« lumière rouge »), un journal progressiste lancé par Zhou Enlai dix ans plus tôt.

Li accompagna Père jusqu'à l'Hôtel de Lisbonne et découvrit qu'il n'y avait pas grand-chose dans sa chambre sinon quelques albums illustrés, des recueils de poésies, et un fatras de matériel de peinture. Il fut d'autant plus reconnaissant à Père d'avoir payé son repas que sa situation n'était pas florissante, et il fut impressionné par son amour de l'art. À dater de ce jour, ils partagèrent leurs ressources et si besoin empruntaient à d'autres afin de s'entraider. Père familiarisa Li Youran avec l'art, et Li le poussa à lire plus de philosophie et de littérature. Père n'avait aucun intérêt pour l'obtention d'un diplôme universitaire, mais il laissait Li Youran l'emmener à des conférences publiques, où il s'amusait souvent à croquer le conférencier chauve.

PRÈS DE CINQUANTE ANS PLUS TARD, à la fin de la Révolution culturelle lorsque nous avons pu revenir à Pékin, je finis par rencontrer ce vieil ami de mon père. Li Youran allait sur ses 70 ans, il chancelait, engoncé dans une veste bleue d'ouvrier.

Pendant les décennies précédentes, tous deux avaient souffert des campagnes politiques successives, et c'était un miracle qu'ils aient survécu. Lorsqu'ils se retrouvèrent, leur émotion était palpable. Ils se remémorèrent le passé avec humour, échangeant des informations sur ce qui était advenu d'Untel ou ce que faisait à présent tel autre. Il était clair qu'ils se voyaient l'un dans les yeux de l'autre, comme deux morceaux d'une pierre brisée, qui s'emboîtent parfaitement. Ils se serraient les mains en souriant et en dévidant leurs histoires avec un accent méridional prononcé. La mémoire était comme une corde à laquelle ils s'accrochaient pour avancer, ou sur laquelle ils tiraient pour se transporter aux jours d'antan.

Ce jour-là, j'ai raccompagné Li Youran à l'arrêt de bus. Le vent était si fort devant le centre commercial de Xidan qu'il fallait résister pour ne pas s'envoler. Parlant haut pour couvrir le vent, Li Youran me raconta comment avec mon père ils erraient sur les boulevards parisiens et dans les squares, le ventre vide, en sifflant et en donnant des coups de pied aux cailloux. À l'écouter, j'entendais presque ces pierres rebondir dans la rue.

ÉTRANGER À PARIS, la solitude de Père approfondit son désir d'apprendre. Il passait des heures à chiner les bouquinistes le long des quais de la Seine, et s'il disposait d'un peu d'argent, il achetait un livre et s'y plongeait. Ces lectures intensives l'emmenèrent à réfléchir davantage au monde, et la peinture cédaient souvent le pas à la cogitation. Parfois, la magie de la ville moderne et le tohu-bohu de la rue atténuèrent quelque peu sa solitude. Paris donna une nouvelle forme à ses vues esthétiques, il apprenait et absorbait

une nouvelle culture, et il commença à barbouiller ses toiles de couleurs plus vives.

Il prenait des leçons de français avec une jeune femme polonaise, diplômée de l'Université de Varsovie et qui préparait une thèse en psychologie. Trois fois par semaine, à 7 heures du soir, elle venait chez lui pour l'exercer à la conversation. Elle était ravie de voir les volumes de poésie de Père sur sa table, et ils discutaient longuement des poètes russes Essenine et Maïakovski¹. C'était la première fois de sa vie que Père avait un échange à cœur ouvert avec une personne du sexe opposé.

Un soir, Père faisait les cent pas dans une sombre ruelle proche de la bibliothèque de l'université où elle étudiait. Ils avaient convenu de se retrouver à l'entrée à l'heure de la fermeture, et il était en avance. Il avait souvent l'impression d'attendre que quelque chose se passe, et en ce moment précis tel était le cas. Une à une les lampes s'éteignirent, et la jeune Polonaise sortit. Elle le salua gaiement et ils marchèrent côte à côte. Pour la première fois Père se rendit compte à quel point il était embarrassé et emprunté aux côtés d'une jeune femme, et il s'efforça de maintenir une certaine distance entre elle et lui.

Quelque temps plus tard, sa mère vint la chercher pour la ramener en Pologne. Lorsqu'il lui rendit sa visite d'adieu, elle lui posa des questions qu'elle n'avait jamais posées avant. Sa famille était-elle nombreuse ? Était-il proche de ses sœurs ? Combien de temps fallait-il pour aller en Chine ?

« Trente-cinq jours, avait-il répondu.

– Oh, c'est si loin que ça ! » Elle détourna la tête, et le désarroi lui fit monter les larmes aux yeux.

En partant Père lui offrit un livre ; sur la page de garde, il avait écrit : « Quand tu prendras ce livre, tu te souviendras d'un jeune homme venu d'Orient. »

1. Sergueï Essenine (1895-1925) et Vladimir Maïakovski (1883-1930), poètes russes révolutionnaires.

PENDANT SES ANNÉES PARISIENNES, Père ne ressentait que rarement le besoin de se reposer ; souvent, il ne dormait pas de la nuit. Jeune homme de 19 ans en terre étrangère, sa vie lui semblait totalement déconnectée de son passé. L'exaltation et l'angoisse, l'ambition et l'insécurité faisaient éclater idées et émotions dans son crâne, et il notait les pensées qui lui passaient par la tête dans son carnet de croquis, à toute heure du jour ou de la nuit. Pour reposer sa cervelle, il montait et descendait les escaliers ou bien allait se promener sur les boulevards au milieu de la foule. Lorsqu'il avait besoin de réconfort, il avait de plus en plus recours à la littérature, et en particulier à la poésie. S'il admirait la prose de certains auteurs russes, comme *Le Manteau* de Gogol, *Fumée* de Tourgueniev, *Les Pauvres Gens* de Dostoïevski, il était particulièrement attiré par la poésie de Blok, Maïakovski, Essenine et Pouchkine.

À ses yeux, la poésie devenait un art élevé, voire sacré. Il s'identifiait intensément avec le dévouement à la vie expressive et créative articulée par Apollinaire (dont il aimait citer le vers « J'avais un mirilton que je n'aurais pas échangé contre un bâton de maréchal de France ») et Maïakovski (qui avait précisé ses besoins : « une plume, un crayon, une machine à écrire, un téléphone, une tenue pour mes visites à l'asile de nuit, et un vélo »). Lorsqu'il apprit la nouvelle du suicide du poète russe en 1930, il fit une dépression, comme s'il avait perdu un être cher.

Père avait aussi une prédilection pour la poésie engagée de l'auteur belge Émile Verhaeren, dont il traduira bien plus tard un choix de poèmes sous le titre *Yuanye yu chengshi* (« Les campagnes et les villes »). Pour lui, Verhaeren « possédait à la fois une rationalité moderne et clairvoyante et des émotions plus fortes et plus complexes que celles de toute autre époque, et qu'il avait levé le voile sur la croissance effrénée des villes dans le monde capitaliste et sur le spectacle de tant de campagnes et villages au bord de l'extinction. »

Père cherchait dans ses propres écrits un langage qui pourrait capter les réalités sociales et les émotions. « Je me sens mal chaque

fois que j'use d'une expression conventionnelle, » écrivait-il. « Ça me dégoûte de voir des poètes se servir d'expressions éculées. » Inspiré par le mouvement français des surréalistes, il remplit son carnet à croquis de sensations éphémères, dans le style de « l'automatisme psychique » d'André Breton.

Sous la houlette de Li Youran, Père commença à voir des films révolutionnaires soviétiques, projetés Salle Lénine dans le quartier ouvrier de Paris. Et un soir, ils allèrent tous les deux au 61 rue Saint-Jacques dans le Quartier latin à une assemblée de jeunes progressistes d'Asie orientale. Il écrivit ensuite son premier poème « L'assemblée » :

*Un groupe ici, un groupe là, assis dans un nuage de fumée,
 Un brouhaha tourbillonne autour des tables,
 Mêlant voix hautes et voix basses,
 Douces, passionnées ou explosives...
 Des visages brûlants s'agitent sous les lampes
 Des bribes de français, de japonais, d'annamite, de chinois
 Bouillonnent aux quatre coins de la salle
 Chevelus, bésicles sur le nez, allumant leur cigarette
 Parcourant des lettres, lisant les journaux
 Plongés dans leurs pensées, angoissés, excités, silencieux
 De leurs lèvres rouges en constant mouvement
 Jaillissent les mots, comme des étincelles
 Derrière chaque visage décharné, fourbu,
 Derrière chaque corps, droit ou courbé,
 Se dessine une ombre sombre et triste.
 Ils crient, hurlent, ils s'excitent,
 Leurs cœurs brûlent,
 Leur sang bouillonne,
 Ils viennent de l'Orient
 Du Japon, de l'Annam, de la Chine,
 Ils vénèrent la liberté, haïssent la guerre
 Ils se tourmentent pour elles,
 Ils s'angoissent pour elles,*

*Ils transpirent,
Les larmes étincellent...
Ils serrent les poings,
Frappent sur les tables,
Hurlent,
Poussent des cris sauvages
Les fenêtres sont fermées
Au-dehors l'obscurité englobe tout,
La pluie coule douloureusement sur les vitres
Dedans il fait chaud,
La chaleur dégouline sur chaque visage,
La chaleur s'insinue dans chaque cœur,
Chacun respire le même air,
Chaque cœur brûle du même feu
Brûle, brûle...
Dans cette ville morte – Paris,
Dans cette nuit morte,
Le 61 rue Saint-Jacques vit,
Tandis que nos cœurs brûlent.*

Dix jours après avoir écrit ce texte, Père repartait pour la Chine.

CHAPITRE 3

IL NEIGE SUR LA TERRE CHINOISE

*Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il reste seul ;
Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.*

AI QING, « LA MORT D'UN NAZARÉEN », 1933
(CITANT L'ÉVANGILE SELON SAINT-JEAN, XII-24)

LORSQUE NOUS ÉTIIONS EN PETITE SIBÉRIE, PÈRE PARLAIT PARFOIS de sa vie à Paris, plus précisément durant le long hiver froid, quand il ne nous restait au garde-manger que des pommes de terre et des oignons. Pour moi, Paris semblait être un autre monde, impossible.

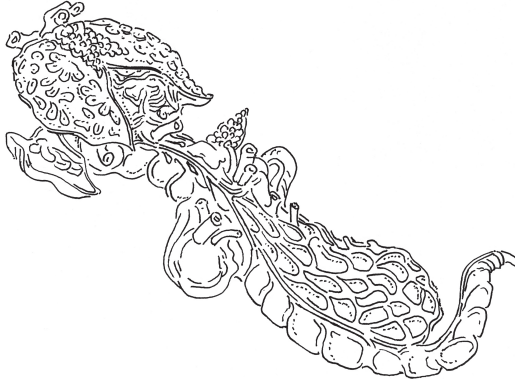
Mais l'été, les haricots verts et les concombres pendaient de la treille, il y avait des carottes, des tomates rouges et des calebasses géantes. Les légumes et les fruits cultivés par les membres des « cinq catégories noires » étaient à la fois beaux et délicieux. Ils donnaient des couleurs à nos vies si ternes, et les enfants étaient impatients de prendre part à leur récolte.

Le sol sablonneux et le climat désertique étaient propices à la culture de grandes pastèques, que le cultivateur partageait avec les enfants, coupant les fruits en deux non pas avec un couteau, mais d'une seule claque ferme. Alors mes camarades de jeu et moi-même plongions nos mains dans la pulpe rouge vif et prenions d'énormes bouchées que nous avalions goulûment. Le cultivateur nous rappelait de ne pas avaler les graines : celles que nous recracherions serviraient à produire les fruits de l'année suivante.

La Compagnie possédait quelque 400 moutons, mais nous n'avons jamais mangé d'agneau. Nous devions nous en tenir loin, hormis au printemps lorsqu'on leur tondait la laine, et toute la viande allait à l'État. Mais une fois, les moutons trouvèrent le passage vers un champ de luzerne, culture d'assolement pour améliorer le sol alcalin, et personne n'arrivait à les faire partir. Si l'on parvenait à en tirer un hors du champ, un autre prenait aussitôt sa place et broutait les feuilles tendres. Le berger, un muet, était au désespoir et sautait en l'air sur place. Les moutons continuèrent à se repaître de luzerne jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, incapables de se relever avec leurs ventres gonflés. La nuit tomba, leurs yeux gris se fatiguaient, et ils périrent lentement, l'un après l'autre. Étant donné la paranoïa qui régnait à l'époque, ce désastre fut considéré non pas comme un accident, mais comme un grave incident politique.

Mais cela eut pour nous un bon côté : pour seulement 2 centimes je pus acheter le cœur, le foie, les poumons, les tripes et la tête d'un mouton, qui furent jetés sans cérémonie dans mon seau, en un pot-pourri chaud à l'odeur nauséabonde. Je lavai tout cela, retournant les boyaux et les vidant – quantité étonnante de matière – puis le les rinçai à fond. Je trempai le tout ensuite dans une saumure, et frottai jusqu'à ce que l'odeur disparaisse, puis je les jetai dans l'eau bouillante. Je lavai aussi les poumons en les remplissant d'eau, puis en les battant jusqu'à ce qu'ils soient sur le point d'exploser et qu'un liquide trouble s'écoule. Je continuai jusqu'à ce que l'eau ressorte claire. Mon souvenir le plus clair est la joie si rare sur le visage de mon père quand je lui apportai ces tripes bouillies avec un plat de tête de mouton.

Dans sa sinistre vie, les repas avaient une façon de redonner le moral à mon père. Il avait en mémoire le souvenir des friandises qu'il mangeait dans son enfance, mais aussi le goût amer de l'humiliation que la quête de nourriture, en prison ou en exil, donnait aux repas.



À PARIS, UN CAFÉ proche de l'hôtel où logeait Père vendait une sorte de brioche à la crème pâtissière connue sous le nom de « *chinois*¹ ». Cela l'irritait d'entendre des clients dire au petit-déjeuner « Donnez-moi quelques *chinois* ». Un jour, alors qu'il parlait un jour avec un ami, quelqu'un leur lança : « Chinois, vous ne pouvez pas parler ce sabir ici. En France, on parle français. » Une autre fois alors qu'il peignait *en plein air*² à la périphérie de la ville, un Français éméché tituba vers lui, jeta un œil sur sa toile et se moqua : « Hé, Chinois, ton pays est dans le pétrin, et toi tu es ici à faire de la peinture ! » Cette remarque méprisante lancée avec désinvolture cristallisa les affronts qu'il avait subis sur cette terre étrangère, et il fut pris d'un besoin soudain et impérieux de rentrer au pays.

La situation politique en Chine avait changé pendant son séjour à l'étranger. Les Communistes avaient lancé une série d'insurrections contre le gouvernement nationaliste et pris le contrôle temporaire de plusieurs zones en Chine méridionale. Lors de la Grande Dépression qui suivit le krach boursier de 1929, le nombre de chômeurs au Japon avait atteint 2,5 millions, et le gouvernement militariste de ce pays

1. En français dans le texte.

2. *Idem*.

voyait le nord-est de la Chine, région riche en ressources, comme une planche de salut économique.

Le 18 septembre 1931, les troupes japonaises occupèrent la ville de Shenyang, l'ancienne capitale mandchoue, et dans les mois qui suivirent prirent le contrôle des trois provinces chinoises du Nord-Est. Le gouvernement français, soucieux de protéger ses propres intérêts, resta passif face à l'agression japonaise. À la date du 28 janvier 1932, lorsque des troupes japonaises amphibies attaquèrent la garnison chinoise de Shanghai, Père avait déjà quitté Marseille et était en route vers la Chine.

Père se souviendrait de ses trois années à Paris comme les meilleures de sa vie – plus jamais il n'aurait l'occasion de vivre avec autant de liberté et de loisirs. Il n'était plus un gars de la cambrousse peignant des paysages sur les rives du lac de l'Ouest – il était désormais un jeune homme, doté d'un esprit indépendant et confiant en ses capacités d'expression. Les acquis intellectuels et les notions idéalistes qu'il rapportait de France lui serviraient pour mener sa barque dans les années tumultueuses qui s'annonçaient.

Grand-père a dû être terriblement déçu de voir son fils revenir en 1932 sans un seul diplôme, ni aucune preuve de réussite en mains. La parentèle le regardait curieusement, ne sachant que penser de lui. Il restait chez son père la plupart du temps, d'humeur sombre, à feuilleter les livres qui emplissaient les étagères. Il régala à l'occasion ses frères et sœurs en leur racontant des histoires de sa vie en France, ou bien il s'occupait en fabriquant des pièces de go avec des bouts de carton-paille et en leur apprenant à y jouer. Pour lui, le village était une mare stagnante, dont rien de ce qui se passait dans le monde extérieur ne ridait la surface. Il se sentait plus que jamais étranger chez lui.

En mai 1932, Père partit une fois encore pour Shanghai. Le Royaume-Uni, la France et d'autres pays y avaient établi des concessions au début du siècle, apportant avec elles des banques et des journaux occidentaux, des universités fondées par des missionnaires, et tout ce qui accompagnait la civilisation moderne :

un champ de courses, des cinémas, des automobiles, l'éclairage de rue, de grands magasins, des casernes de pompiers et des toilettes à chasse d'eau, sans parler des bars, des dancings, des boîtes de nuit, et même des concours de beauté. Shanghai était à l'époque la ville qui croissait le plus vite en Asie, et elle attirait nombre de jeunes gens instruits comme mon père avec sa foison de collègues, de librairies et d'éditeurs.

Il s'y fit un nouvel ami du nom de Jiang Feng, un jeune homme de son âge issu de la classe ouvrière, de petite taille, mais d'un fort caractère, tenace. C'était un garçon réfléchi féru d'art qui avait pris part à des activités syndicales et gravé sur bois des portraits d'ouvriers en grève.

Mon père habitait avec quelques autres jeunes artistes au 4 de l'allée Fengyu, dans le petit espace commun d'un bâtiment à un étage de la rue de la Porte de l'Ouest. Jiang Feng le présenta à la Ligue des artistes de gauche, et ils mirent rapidement sur pied l'Association artistique Terre printanière (*Chundi Yishushe*) qui servit de base aux activités de la ligue. Père en rédigea le manifeste. Extraits : « Comme les autres formes de culture, l'art croît et évolue sur les vagues de son temps. L'art doit devenir une arme pour éduquer, mobiliser et organiser les masses. Et donc l'art moderne doit nécessairement suivre une nouvelle voie et servir une nouvelle société. » Père commençait à s'aligner sur un programme révolutionnaire, qui valorisait la culture en tant que véhicule servant à ancrer la théorie et l'idéologie dans des formes d'expression visibles.

Le 12 juillet 1932, alors que l'Association tenait une classe d'espéranto – le langage construit étant alors populaire dans les cercles progressistes – survint une descente de police de la concession française. Lorsqu'ils entrèrent, Père était assis sur un vieux canapé miteux. Un agent s'adressa à lui rudement, en français : « Êtes-vous un communiste ? »

« Que voulez-vous dire par être communiste ? » répondit innocemment mon père. Il n'était pas membre du Parti à l'époque, bien que nombre de ses amis le fussent – à son insu.

« Ne perds pas ton temps avec lui », aboya l'inspecteur. Il ouvrit un coffre en bois et en sortit une affiche montrant Chiang Kai-shek, le chef de l'État chinois, rampant sur le sol et léchant une paire de bottes, symboles de l'impérialisme japonais. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il.

« Une protestation contre l'impérialisme ! » répondit mon père en français. « La France permet assurément ce genre de choses, n'est-ce pas ? Henri Barbusse et Romain Rolland ne s'opposent-ils pas à l'impérialisme ? »

Il y avait une autre affiche montrant une foule d'ouvriers sortant d'une usine en manifestant et en brandissant des drapeaux rouges. « Et ça, qu'est-ce que c'est ? » demanda l'inspecteur, triomphant, en donnant une gifle à mon père, qui fut emmené en détention provisoire avec Jiang Feng et dix autres hommes. On saisit chez lui les *Œuvres choisies de Lénine* et des exemplaires du journal communiste français *L'Humanité*, ainsi que d'autres livres qu'il avait rapportés de France.



Le procès, 1936

Gravure sur bois d' Ai Qing au tribunal,
par Jiang Feng

Il fut ensuite accusé d'avoir enfreint la loi chinoise en « troublant l'ordre public au travers d'activités du Parti communiste » et référé à la Cour suprême de la province du Jiangsu pour y être poursuivi le jour même. Les preuves à son encontre consistaient en des éléments saisis chez lui, dont des archives de la Ligue des artistes de gauche, ses statuts, la liste de ses membres et les verbatim des réunions, ainsi que des affiches et d'autres matériaux de propagande. La cour détermina que l'Association artistique Terre printanière était un organe de la Ligue des artistes de gauche, résolue à « nuire à la République », une accusation assez vague, tout comme le crime politique d'« incitation à la subversion du pouvoir d'État » dont je serai accusé au siècle suivant.

Le président du tribunal, un homme âgé, était entouré de deux juges. À la question « Êtes-vous un dirigeant du Parti communiste », Père répondit négativement. Interrogé sur sa profession, il dit « dessinateur ». Peu certain de ce qu'il entendait par là, le président se tourna vers ses collègues, aussi perplexes que lui.

Trois jours après son arrestation, ma tante, Jiang Xihua, partit pour Jinhua afin d'obtenir de Grand-père l'argent nécessaire pour engager un avocat. Lorsqu'elle revint à Shanghai, le procès était déjà presque terminé, et le juge prêt à annoncer le verdict. Lorsque Père entendit qu'il était condamné à six ans de réclusion, il ne put s'empêcher de rire. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il pourrait passer les prochaines années en prison. Il écopa de la condamnation la plus lourde, peut-être en raison de son attitude rebelle.

La prison de la Seconde Zone de Shanghai se trouvait au 285 de la rue Massenet, et en portait le nom. Elle contenait quelque 3 000 détenus, dont beaucoup de militants politiques. Père partageait une cellule avec 20 autres prisonniers. La nuit, seulement la moitié pouvait tenir sur le lit commun, les autres devant dormir à même le béton. Le seau d'aisances n'était vidé qu'une fois par jour, et la cellule puait l'urine et les excréments. En peu de temps, Père fut abattu par une forte fièvre et on lui diagnostiqua la tuberculose. Il fut transféré à l'infirmierie et mis en quarantaine, mais les médicaments

12/12/1933 228.

Formule Digitale

Nom Ai Qing

Natif de Suzhou

Profession _____

Age 22 Taille 1.70

2	2	2	2	2
3	3	3	3	3

G.

D.

G. M. I. 1

Pouce dr.	Index dr.	Médus dr.	Annulaire dr.	Auriculaire dr.

Dossier de prisonnier d'Ai Qing

manquaient et son état continuait d'empirer. Par chance, son ami Li Youran, revenu de France, réussit à lui faire passer des médicaments et à corrompre un médecin de la prison pour qu'il soit convenablement soigné.

La nuit du 14 janvier 1933, il neigea abondamment et Père, assis sous les barreaux de sa fenêtre, pensa à son village. Il se souvint de Grande Feuille de Lotus, qui lui avait donné tant de chaleur et d'affection. Incapable de dormir, il écrivit un long poème véritablement affectueux, en chinois parlé, en mémoire de sa nourrice ainsi que d'autres femmes pauvres dont les vies avaient été tout aussi dures ; par sa propre souffrance, il se sentit relié à elles. (Comme il n'avait qu'entendu le nom de sa nourrice et ne l'avait jamais vu écrit, il l'écrivit « Dayanhe » au lieu de Dayehe, ce dont il ne s'aperçut que plus tard). Le premier lecteur de ce poème fut un prisonnier enchaîné, qui risquait la peine de mort. Il lut le poème ligne à ligne dans son doux patois de Suzhou, et cela le fit pleurer.

[...]

*Dayanhe, voir la neige tomber aujourd'hui me fait penser à toi :
 À ta tombe couverte d'herbe sèche ployant sous la neige,
 Aux herbes fanées entre les tuiles délabrées de ta maison abandonnée,
 À ton petit bout de jardin hypothéqué,
 Au banc de pierre devant ta porte, couvert de mousse,
 Dayanhe, voir la neige tomber aujourd'hui me fait penser à toi.*

[...]

*Dayanhe, aujourd'hui ton nourrisson est en prison,
 Et il écrit une ode pour toi,
 Pour ton âme pourpre sous la terre jaune,
 Pour des bras ouverts dans lesquels tu me tenais,
 Pour tes lèvres qui m'ont embrassé,
 Pour ton visage hâlé si doux,
 Pour tes seins qui m'ont nourri,
 Pour tes fils, mes frères,
 Pour toutes les nourrices de cette terre,
 Qui sont comme toi, et à leurs nourrissons
 Pour toi Dayanhe qui m'a aimé comme son propre fils*

(« DAYANHE, MA MÈRE NOURRICIÈRE », 1933)

(EXTRAITS)

Pour cacher qu'il était l'auteur de ce poème, Père prit le nom de plume de Ai Qing. Il détestait depuis toujours Chiang Kai-shek (蔣介石) qui portait le même nom de famille que lui, pour avoir trahi la cause de la Révolution, et il décida de tracer une croix à la place de la partie phonétique du caractère (la partie inférieure), transformant Jiang (Chiang) en Ai 蔣 > 艾. Ce dernier caractère signifie armoise et a aussi en poésie le sens de cesser, mettre un terme, ainsi que de beauté, belle femme. Ce nom, choisi sur un coup de tête, devait le suivre toute sa vie.

Père scribouillait chaque nuit pendant ses insomnies les vers qui lui passaient par la tête sur un grossier cahier de papier-paille, à la lueur faiblarde de l'éclairage de la rue. Le jour, il découvrait souvent qu'il avait écrit des lignes les unes sur les autres.

Père apprit par Li Youran que son poème « L'Assemblée » venait d'être publié dans le premier numéro du magazine de la Ligue des écrivains de gauche, *La Grande Ourse (Beidou)* – une première pour lui. Li Youran lui annonça aussi qu'il avait reçu une lettre de son amie polonaise, laquelle avait appris son incarcération. Elle demandait : « Comment le fait de peindre quelques tableaux vous envoie en prison en Chine ? Y a-t-il un moyen de l'aider ? » Puis il n'avait plus rien reçu d'elle. Compte tenu du sort de tant de Juifs polonais pendant l'occupation allemande quelques années plus tard, il n'est guère surprenant que tous les efforts de Père pour reprendre contact avec elle n'aient rien donné.

Après avoir fait un tiers de son temps, Père fut transféré à la Maison de rééducation¹ de Suzhou, une maison de redressement pour les gauchistes radicaux. En octobre 1935, il fut mis en liberté conditionnelle, après trois ans et deux mois derrière les barreaux. Sa solitude en prison, parmi des condamnés à mort, et la gravité de sa maladie, avaient renforcé sa volonté et nourri ses ambitions littéraires. La vingtaine de poèmes qu'il écrivit pendant cette période prouve de façon éclatante son talent.

Grand-Père ressentait un tel désespoir à cause de l'emprisonnement de son fils qu'il passait souvent des nuits entières à pleurer. Mais les épreuves de la prison n'avaient pas réussi à ramollir les convictions de Père, et il était plus que jamais résolu à ne pas battre en retraite.

Ses parents lui avaient trouvé, pendant son incarcération, une épouse. Père n'était pas très emballé, pensant que son casier judiciaire le disqualifiait pour se marier à ce moment précis. Mais la famille n'accepta pas son refus, et son [futur] beau-frère répondit aux excuses que donnait Père en demandant : « Au moins, vous pouvez être amis tous les deux, n'est-ce pas ? »

1. 蘇州反省院 Ces « Instituts d'introspection » ont été instaurés entre 1929 et 1938 par le Kuomintang pour « rééduquer » ou « redresser » les quasi-communistes, les communistes refusant d'admettre qu'ils l'étaient et les gauchistes soupçonnés d'être communistes.

La fiancée, une cousine éloignée du nom de Zhang Zhuru, venait du bourg de Shangxi, district de Yiwu. Sa mère avait dit à Grand-mère : « Votre aîné n'est pas fiancé. Pourquoi ne choisiriez-vous pas l'une de nos deux filles – elles sont toutes les deux disponibles. » Grand-mère avait trouvé que Zhuru, la cadette, convenait mieux, et les dispositions furent prises pour les fiançailles.

Zhang Zhuru n'avait pas encore 16 ans. Traits fins, manières douces, elle était certaine que Père n'avait pas mérité la prison. Elle livra plus tard ses premières impressions sur lui : « Pendant qu'il était en prison, Jiang Haicheng m'avait envoyé des copies de ses poèmes, et un de ses dessins en noir et blanc sur un petit bout de papier – plus petit qu'une fiche – mais ravissant par la finesse de ses détails. »

Les mariages traditionnels servaient à « honorer les ancêtres et assurer la descendance » et étaient fixés par des coutumes anciennes décrites par le philosophe confucéen Mencius comme étant « arrangés par les parents et négociés par un marieur » (le plus souvent une entremetteuse). La fiancée était emmenée chez le fiancé dans un palanquin, au milieu d'une joyeuse procession et en fanfare. Mon père et sa fiancée se courbèrent ensemble devant le ciel et la terre, officialisant leur union.

Père avait certes cédé sur le mariage, mais son attitude vis-à-vis de la famille continuait à décevoir Grand-père. Un de ses professeurs, qui avait longtemps enseigné les classiques, le rencontra un jour dans la rue et lui dit d'un ton sarcastique : « J'apprends que votre fils s'est fait un nom dans la poésie. » Les villageois en rajoutèrent dans l'ironie en relevant que l'expression « il a fait des études » (*dushu le*) sonnait comme « Il a tout perdu » (*dou shu le*). Grand-père partageait ces doutes sur la réputation naissante de son fils, et lui demanda : « Est-ce que les trucs que tu as écrits comptent pour de la poésie ? »

Pour les villageois, seuls les vers pentasyllabiques ou heptasyllabiques avec rimes en chinois classique méritaient le nom de poésie. Père ne répondit pas à Grand-père ; il n'était pas facile de

contredire ces préjugés traditionnels en quelques mots. Aux yeux de Père, les poètes devaient se libérer des contraintes formelles et se servir d'un langage parlé et vibrant plutôt que des modes littéraires artificielles et surannées qui avaient longtemps dominé la scène.

Grand-père se mit à détester de plus en plus la façon qu'avait Père de traiter la famille comme une simple auberge, une étape de son grand voyage, et il se lamentait de ce que son fils s'intéresse si peu à la fortune que ses parents s'étaient donné tant de mal à accumuler. Il trouvait aussi que Père exerçait une influence négative sur ses frères et sœurs.

Il répétait à Père qu'il n'y avait pas de bourgeoisie en Chine et soulignait qu'il n'avait jamais opprimé ses subordonnés, et que donc, s'il y avait un jour une révolution, il n'y avait aucune raison qu'il en soit la cible. Puis il ouvrait avec un sourire béat ses livres de comptes tenant le registre méticuleux des prêts sur lesquels il percevait des intérêts. Pendant que ses doigts couraient sur le boulier, il murmurait à son fils qu'il devrait se soucier davantage de l'avenir de ses frères et sœurs.

Dans son poème « Mon Père », Père écrivait ceci :

[...]

De nature timide, il savait tenir sa place,

En ces temps d'extrêmes turbulences,

Il menait la vie la plus paisible,

Comme d'innombrables propriétaires fonciers en Chine,

Médiocre, conservateur, pingre, et imbu de lui-même

[...]

Grand-père aurait voulu que son fils étudie l'économie et le droit, qu'il devienne un homme d'affaires ou un fonctionnaire. Mais aux yeux de son fils, Grand-père n'avait aucun désir de vrai changement. Il préférait rester sur la touche en spectateur : « Il attendait veulement le “progrès”, il accueillait, indifférent, la “révolution” » [...] Allongé

sur son lit de bambou, fumant sa pipe à eau, buvant du vin jaune, lisant les *Chroniques de l'étrange*¹.

Père était décidé à repartir de Fantianjiang et, après beaucoup d'efforts, il obtint une place de professeur de chinois dans une école normale de filles de Changzhou, entre Nankin et Shanghai. Le jour de son départ, malgré le fait qu'il n'avait qu'un mince manteau pour affronter le froid de février, il débordait d'enthousiasme à l'idée de gagner un salaire régulier de 45 yuans par mois.

Que son fils devienne instituteur n'était pas de nature à impressionner Grand-père. Dans son commerce, quand l'employé de boutique recevait le paiement d'un client, il aboyait un remerciement et jetait les pièces dans une caisse de façon si nonchalante que parfois de la menue monnaie tombait par terre. « Si tu additionnais cette menue monnaie, dit Grand-père, ça te ferait plus que ce que tu vas gagner. »

PÈRE PRÉFÉRAIT CHOISIR ses propres matériaux d'enseignement plutôt que de suivre un programme tout fait. Il encourageait ses élèves à l'expression personnelle, corrigeant leurs contributions au magazine de l'école et rédigeant l'avant-propos du premier numéro. « Chaque élève a sa propre voix, comme une source souterraine qui un jour jaillit et coule comme un torrent vers la mer. » Mais dès la fin du premier semestre l'école résilia son contrat, au motif qu'il faisait de la propagande radicale en classe. Ses élèves regrettèrent son départ, et pour remercier leur jeune professeur talentueux mais impécunieux, elles se cotisèrent pour lui acheter une montre.

Li Youran travaillait alors à Suzhou comme enseignant et bibliothécaire, tout en traduisant Romain Rolland à ses moments libres. Il convainquit Père de déménager à Shanghai – proposant de se charger de ses dépenses si nécessaire – dans l'espoir qu'il pourrait se

1. Textes de Pu Songling (1640-1715), publiés en 1766, contes fantastiques peuplés d'êtres surnaturels, très populaires.

concentrer sur sa poésie. Li Youran comprenait mieux que quiconque l'amour de Père pour son art et sa passion pour le langage.

Père et sa femme enceinte emménagèrent dans un grenier à Zhabei, une banlieue ouvrière de Shanghai, c'est là qu'il publia, à compte d'auteur, son premier recueil de poésie, *Dayanhe*, un opuscule contenant six poèmes, dont il réalisa la couverture : le dessin vert clair d'un jeune homme, avec un poing serré et un marteau.

Père écrivait à l'époque inlassablement, son esprit foisonnait d'idées. Il sentait l'appel pressant de l'avenir, et ses objectifs, à force de travail, se précisaient. Si jamais il devait douter de sa capacité à écrire, la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue.

Dayanhe attira l'attention du critique littéraire Hu Feng, un des dirigeants de la Ligue des écrivains de gauche et ami du célèbre homme de lettres Lu Xun. « Je voudrais vous présenter un poète. Il écrit sous le nom d'Ai Qing. Dans chacune de ses œuvres jailloit la richesse de ses émotions. Son langage n'est ni trop fade, ni trop bruyant, et il n'a certainement pas les ornements de fleurs ou feuilles de papier plié. Ses poèmes, à la fois accessibles et très vivants, expriment les sentiments que de vraies expériences ont fait germer chez lui, et présentent des saynètes qui ont la chaleur de ses engagements. »

Entre le printemps et l'été 1937, à la veille de l'invasion japonaise, plusieurs poèmes de Père (dont « Le Soleil », « Dialogue avec le charbon », « Printemps », « Rire », « L'Aube »), ont été publiés dans un ouvrage intitulé *Recueil d'écrits sur le travail et l'étude*, édité par Hu Feng et Mao Dun. Les critiques de gauche leur firent bon accueil.

Père, qui avait mûri et suivait la politique de plus près, sentit que la guerre s'annonçait. Sa confiance dans ses capacités allait de pair avec sa foi dans la renaissance de la Chine. Il lui était cependant impossible de vivre de sa poésie. En juillet 1937, sa femme allait accoucher, et malgré son indifférence habituelle à l'argent, il se sentit obligé de gagner un revenu stable. Il accepta une place d'enseignant à Hangzhou, au collège de Huilan. Le 6 juillet, il lisait le journal dans

le train pour Hangzhou, regardant le paysage, et il écrivit « La Terre ressuscitée », sa façon de voir l'avenir :

[...]
Notre grande terre morte
Sous le ciel limpide
Renaît déjà !
Les souffrances ne sont qu'un souvenir,
En son sein chaleureux
Coulera à nouveau
Le sang des combattants

Cette prédiction se réalisa dès le lendemain. Le 7 juillet 1937, les forces japonaises bombardèrent le siège du district de Wanping, près de Pékin, événement que l'histoire moderne retiendra sous le nom d'Incident du pont Marco Polo. Ce jour marqua le début de l'invasion totale de la Chine par le Japon, et de la guerre de résistance. Le même jour, la fille d'Ai Qing et de Zhang Zhuru vit le jour. Ils la baptisèrent Septième Lune [ce qui signifie aussi Juillet].

En un mois, les forces de Chine du Nord, submergées par l'artillerie ennemie, furent forcées à battre en retraite, et les deux villes de Pékin et de Tianjin tombèrent aux mains des Japonais. Lorsque le Japon ouvrit un second front à Shanghai, plus d'un million d'hommes furent engagés dans la bataille. Trois mois plus tard, l'armée chinoise abandonna ses positions, et la chute de Nankin, la capitale, ne fut plus qu'une question de temps. Confronté à une déroute totale, le gouvernement nationaliste annonça qu'il transférerait la capitale à Chongqing, et provisoirement une partie du gouvernement à Wuhan.

Lorsque Père s'installa à Hangzhou, la guerre n'avait pas encore commencé dans le Sud, mais il se sentait accablé et anxieux. Le lac de l'Ouest n'avait pas changé, toujours brumeux et indistinct. Il lui semblait que les gens du cru se laissaient aller en s'accrochant à un désœuvrement illusoire. Le début de la guerre n'avait pas ébranlé Hangzhou ; alors que le destin de la nation était en jeu, les gens

vaquaient à leurs occupations, tout simplement. « Je ne peux pas faire semblant d'aimer Hangzhou », avouerait-il bientôt. « Comme tant de villes en Chine, elle est bondée d'habitants à l'esprit étroit et égoïstes, de cols blancs vulgaires et suffisants, de fonctionnaires de bas étage rompus à la flatterie, et de lettrés spécialisés dans d'obséquiosité. Ils pensent qu'ils vivent dans un bonheur sans pareil, comme s'ils étaient dans le giron de leur mère. » Il écrirait ces mots à la fin de l'année en apprenant la chute de Hangzhou, alors qu'il avait fui avec sa famille à Wuhan.

À mesure que l'automne avançait, Hangzhou était encerclée par les Japonais de trois côtés. Le gouvernement provincial se déplaça à Jinhua pour se mettre à l'abri. En octobre, la plupart des habitants avaient fui la ville, et les élèves de Père avaient cessé de venir en classe. Il partit donc pour Jinhua avec sa famille. Le mois suivant, il s'était débrouillé pour emprunter assez d'argent pour acheter des billets de train pour lui, sa femme et sa fille de 4 mois, ainsi que l'aînée de ses sœurs Jiang Xihua, et ils se joignirent à l'exode vers l'arrière-pays chinois.

À la gare de Jinhua, où ils arrivèrent à 8 heures du matin, le quai était jonché de soldats blessés tout juste évacués du front. L'un d'eux, une lueur grise dans le regard, indiqua à Père que les hôpitaux de la région n'acceptaient plus de victimes. Certains s'étaient couverts de paille contre le froid, d'autres en faisaient des tas qu'ils brûlaient afin de se réchauffer les mains. Les civils campaient là où ils trouvaient un peu d'espace, engoncés dans leurs couvertures sales. Les combats avaient perturbé les horaires des trains et, dans la confusion, nul ne savait si les services ferroviaires allaient continuer. La vente de billets avait cessé, et si un train arrivait tout le monde s'engouffrait dedans, avec ou sans billet.

Père et sa famille se sont débrouillés pour grimper dans un train à destination de Nanchang [capitale du Jiangxi, au sud-ouest de Shanghai] et voyager assis sur des baluchons et des valises dans le couloir. L'obscurité et le silence régnaient dans le wagon, hormis les sanglots d'un ou deux enfants et les berceuses de leurs mamans. Les

pensées de Père roulaient au rythme des roues. Malgré les difficultés, il avait confiance. L'immensité de la terre de chaque côté, à peine visible dans la lumière du phare de la locomotive, le remplissait de la joie et de la fierté d'être chinois, et l'obscurité de la nuit lui procurait une exultation quasi religieuse. Après un arrêt à Nanchang, le train continua jusqu'à Wuhan. On était en plein hiver, la ville, étendue le long du fleuve, était gonflée par l'énorme marée des militaires et fonctionnaires évacués de Nankin et par les innombrables réfugiés de Shanghai et des villes du bas Yangtse.

Ils trouvèrent à se loger dans le bureau de réception d'une école d'art. Le 13 décembre, il acheta à un gamin dans la rue un journal qui titrait : « Nankin, capitale de la République de Chine, tombe ». Dans les semaines suivantes, Nankin, à cinq cents kilomètres à l'est de Wuhan, allait subir un terrible massacre sous les baïonnettes japonaises.

« La guerre est là, écrivit-il, et grâce à l'endurance du peuple, aux prières du poète, le jour viendra où nous pourrons briser nos chaînes. À ce moment, un auteur se doit de réfléchir à cette douloureuse question : comment faire pour que nos voix représentent vraiment le peuple chinois ? Elles doivent traiter cette guerre comme un événement inséparable des besoins vitaux et des objectifs révolutionnaires de la nation entière. » Avec cet essai, intitulé « Nous combattons jusqu'à ce que la liberté soit nôtre » Ai Qing s'engageait auprès de ses compatriotes en définissant un dessein inébranlable pendant les années terribles de l'occupation japonaise.

C'est à ce moment-là qu'il écrivit « Il neige sur la terre chinoise », dont ces vers sont extraits :

[...]

Les routes de Chine

Sont si escarpées

Et tellement boueuses

[...]

Les souffrances et les malheurs de la Chine

*Sont aussi vastes et interminables que cette nuit de neige
Il neige sur la terre chinoise
Et le froid l'emprisonne*

Alors qu'il finissait d'écrire ce poème, la neige commença vraiment à tomber, et lorsqu'il regarda le ciel, il sentit que la Nature lui répondait, que la neige tourbillonnante répondait à son vœu ancien de mêler la réalité et l'art. Le message était clair : seuls ceux qui seront assez tenaces pour résister aux vents de la guerre pourront en voir le bout.

CHAPITRE 4

VERS LE SOLEIL

LE POÈME « IL NEIGE SUR LA TERRE CHINOISE » ÉTAIT LACÉRÉ PAR l'amour de la vie et de la terre. Mon père l'avait écrit alors qu'il était jeune et optimiste, débordant de confiance en l'avenir de la Chine. Trente ans plus tard, alors que je vivais avec lui dans la Petite Sibérie, personne ne se serait soucié de lui, fût-il à l'agonie. Et s'il était mort à ce moment-là, son décès aurait été d'aucune importance.

Nos conditions de vie y étaient misérables à bien des égards, mais les enfants trouvent à s'amuser où qu'ils soient et quelles que soient les circonstances. Sous la latitude septentrionale du Xinjiang, les jours d'été sont longs, et en début d'après-midi, pendant que les adultes faisaient la sieste, nous étions libres mes camarades et moi d'aller à l'aventure. Nous allions dans les champs creuser les nids des mulots, déterrer un labyrinthe de petits garde-manger, et ramasser assez de grains pour remplir un sac. Ou bien nous allions à la recherche de trésors sur le toit de l'entrepôt : debout sur les épaules d'un camarade de classe, je mettais la main dans un creux pour attraper des œufs au goût assez fort, que nous gobions sur-le-champ.

Un après-midi, alors que nous jouions à cache-cache, nous avons regardé par une fente de la porte du hangar, fermée à clef, et vu deux pieds suspendus en l'air où flottait une forte odeur d'insecticide : un homme d'âge moyen était pendu aux chevrons. Certains dirent qu'il s'était pendu, d'autres qu'il avait été attaché là-haut après avoir été battu à mort. La cause et la responsabilité d'une telle mort – ces deux questions ne justifiaient pas l'ouverture d'une

enquête. Si quelqu'un mourait en détention, la cause était simplement attribuée à un « suicide par peur du châtimeut » et la victime réputée s'être « séparée du peuple ». Cela économisait aussi le coût de la balle du bourreau.

À l'automne 1968, afin de tracer une ligne de démarcation claire avec le « grand droitiste », la direction de la compagnie nous déplaça une nouvelle fois, cette fois dans un *diwozi* désaffecté. Il s'agissait d'une habitation semi-troglodyte, creusée dans la terre et recouverte d'un toit de tamaris et de tiges du riz mêlés de boue, spécifique des premières habitations des pionniers du désert du Xinjiang dans les années 1950. La nôtre avait été abandonnée depuis longtemps, la rampe menant à l'entrée s'était écroulée de longue date.

Nous sommes descendus dans notre nouvelle maison et avons poussé la porte qui s'ouvrit, avec un affreux grincement, sur un espace frais et sombre où régnait une forte odeur de moisie. Dès que Père entra, j'entendis un grand bruit sourd et le vis tomber sur ses genoux. Il s'était cogné à une solive et saignait. Comme il était impossible de rehausser le toit, nous avons dû creuser le sol de la profondeur d'une pelle pour qu'il puisse s'y tenir debout.

Notre « lit » était une sorte d'estrade faite de terre, que nous avons recouverte de paille. Gao Jian et moi avons construit un poêle et une cheminée, et creusé une alcôve pour la lampe à huile. Nous avons enlevé le salpêtre accumulé sur les murs et collé de vieux journaux en guise de papier peint. Nous avons accroché un vieux drap de coton au-dessus du lit pour retenir le sable qui tombait quand les cochons galopaient au-dessus de nos têtes. Une ouverture carrée dans le toit donnait un peu de lumière, et nous l'avons couverte d'une feuille de plastique. Une fois nous avons eu la surprise de voir le cul d'un cochonnet passer par le trou, mais après quelques efforts, il réussit à s'en extirper et s'en alla.

La cheminée de verre de notre lampe se salissait vite avec la fumée de kérosène, et chaque soir je m'appliquais à la nettoyer. Je bouchais un bout de la main et soufflais par l'autre, puis avec une baguette, je poussais un morceau de coton à l'intérieur et frottais.

Mais le matin elle était de nouveau sale, et nos narines étaient noircies par la fumée.

Cette année-là, la Compagnie fut victime d'une invasion de rongeurs, attribuée par les dirigeants locaux à un complot soviétique. Tapis derrière notre papier peint, nos mulots étaient perpétuellement en activité, grignotant notre colle de farine, faisant des nids, élevant leurs petits, et la nuit nous les entendions aiguiser leurs dents à toute heure. J'ai expérimenté toutes sortes de techniques pour les attraper, la plus simple consistant à creuser un trou dans un coin, et à y mettre un grand bol à moitié rempli d'eau. Le lendemain matin, il y avait une poignée de petits cadavres gris flottants à la surface. Si je laissais tomber un grain par terre et levais mon pied juste au-dessus, en quelques secondes un rat des champs arrivait sous ma chaussure. Il faut cependant reconnaître que ces animaux étaient vraiment mignons.



Nous avons aussi eu des poux. Une fois repus de sang, ils deviennent noirs et éclatent quand on les presse entre les doigts. Ils pondaient leurs œufs dans les coutures de mes habits. Comme nous n'avions pas beaucoup de vêtements, il était facile de les mettre à bouillir dans un seul seau, et nous nous moquions bien que nos chemises déteignent en bleu. La seule façon d'éradiquer les poux fut de soulever le matelas et de le parsemer de cristaux d'hexachlorobenzène

(C₆Cl₆), un fongicide que nous appelions six-six. Il sentait si fort que je n'en dormis pas de la nuit.

Nous forcer à vivre sous terre, c'était punir mon père, mais aussi répondre aux besoins de la lutte politique. Les réactionnaires comme nous relevions d'une autre catégorie que les masses révolutionnaires, et il fallait que nos conditions de vie en témoignent. Chaque fois que nous étions ainsi ostracisés et rejetés, ma vision de la société changeait. Cet ostracisme et cette hostilité que nous manifestaient les gens qui nous entouraient ont instillé en moi une conscience claire de qui j'étais, et ont formé mon jugement sur la façon dont les positions sociales sont définies. Je me trouvais presque toujours sur la défensive, mais avec le temps, mon attitude passive se transforma, et je prenais l'initiative. Père et moi avons aussi acquis un sentiment de sécurité plus fort, nous trouvions un certain réconfort à être exclus d'une communauté si manifestement complice de notre aliénation.

TRENTE ANS PLUS TÔT, alors que les Japonais se rapprochaient de Hangzhou, mon père avait écrit au critique littéraire Hu Feng pour lui faire part de sa crainte que la guerre ne l'emporte avant qu'il n'ait pu avoir la possibilité de s'exprimer pleinement à travers sa poésie. À la fin 1937, un mois après l'arrivée de Père et de sa petite famille à Wuhan, désormais en sécurité pour le moment, il était toujours aussi loin de satisfaire ses ambitions d'écrivain. Chaque jour était une lutte, et il n'avait pas encore trouvé de travail rémunéré. Zhang Zhuru avait toujours compté sur lui pour nourrir la famille et n'aurait jamais imaginé que les choses deviendraient si difficiles. C'était son premier voyage loin de Jinhua et sa première expérience de la maternité. Les pleurs permanents du bébé augmentaient son angoisse ; avec les soucis d'argent et le danger que le Japon n'encercler Wuhan, elle était en permanence au bord de la panique.

Ai Qing n'était pas le seul intellectuel déplacé par l'invasion japonaise et vivant au jour le jour, tant s'en faut. Fin 1937, sur une

initiative de Hu Feng, un certain nombre d'écrivains et d'artistes furent recrutés pour enseigner à l'Université de la Révolution nationale, nouvellement créée dans la ville de Linfen, en Chine du Nord, et Père décida de s'y joindre. Le 27 janvier 1938, il se mit en route avec sa famille, son ami Li Youran et quelques autres, pour un voyage éprouvant. Les wagons du train qui les attendaient à la gare de Hankou étaient recouverts de tôle, ils avaient l'air de boîtes destinées à livrer troupes et munitions au front. Une fois embarqués, les portes métalliques furent fermées de l'extérieur par un agent de sécurité du rail. Il n'y avait que deux fenêtres dans le wagon, une à chaque extrémité. Pas de toilettes, et l'air était étouffant. Si un passager devait répondre à l'appel de la nature, il lui fallait attendre la gare suivante et l'ouverture de la porte. Père, sa femme et leur fille de 7 mois ont dû rester assis sur un plancher humide des jours entiers, alors que le train avançait lentement en territoire contesté, sous la menace d'un danger imminent.

Quand il jetait un œil par un fenestron, Père voyait sous le ciel froid une immense étendue de terre jaune, mais guère de signes de vie, hormis ici ou là un groupe de réfugiés ou de soldats blessés, des maisons au toit brûlé, des villages abandonnés. C'était la première fois qu'il traversait le fleuve Yangtse et voyait le terrain rude et rocailleux de la Chine du Nord. Il sortit son cahier et dessina des gens marchant dans les champs lointains, des passagers en attente d'un bac, des aubes et des crépuscules sur ces terres gelées. Ces scènes de désolation évoquent sa sympathie pour le peuple laborieux luttant pour survivre dans cet environnement impitoyable.

Le matin du 6 février, ils descendirent du train dans un vent terriblement froid et marchèrent jusqu'à la vieille ville de Linfen. Dès les jours suivants il enseignerait les classes d'art à l'université, malgré le manque de nourriture, les repas de l'université se limitant à des carottes et de grossiers pains à la vapeur. L'eau avait la même couleur jaunâtre que ces pains. Il ne put enseigner que vingt jours avant que la ville ne tombe aux mains des Japonais, et ils durent encore partir, cette fois pour Xi'an.

Là, Ai Qing mit sur pied avec d'autres artistes et auteurs une Troupe artistique antijaponaise. Mais un jour, alors qu'ils se produisaient dans une bourgade voisine, un des membres fut assassiné, et il soupçonna que leur groupe avait été infiltré par un espion nationaliste. Il décida de retourner à Wuhan, où il pourrait contribuer au travail d'une nouvelle organisation, la Fédération des artistes et des écrivains contre l'agression japonaise¹.

C'est à Wuhan en avril 1938 qu'il termina la rédaction de son poème lyrique de plus de 400 vers, « Vers le soleil », inspiré par son séjour de quatre mois au nord du pays, où il avait été témoin des malheurs de la Chine et de la vitalité opiniâtre de son peuple. Ce texte devint peu après un moment essentiel des soirées de lecture de poésie : à la tombée de la nuit, les étudiants le déclamaient autour d'un feu de camp, le visage illuminé par les flammes, la passion et la confiance du poème leur réchauffait le cœur.

Je fonce

Comme toujours porté par les roues de la passion,

Le soleil au-dessus de ma tête

De ses rayons incomparablement ardents

Brûle mon corps

Encouragé par sa chaleur

D'une voix rauque

Je chante :

« Alors, mon cœur

Est déchiré par la main des flammes

La vieille âme décatie

Est abandonnée sur le rivage »

À ce moment,

À propos de ce que je vois et entends

1. Fondée en mars 1938 et dirigée par Lao She, écrivain connu qui s'est suicidé pendant la Révolution culturelle.

*Je ressens une quiétude et un amour sans précédent
Et même je songe en cet instant lumineux à mourir...*

*Nous aimons ce jour
Non pas parce que nous
Ne voyons pas nos propres souffrances
Non pas parce que nous
Ne voyons pas la faim et la mort
Nous aimons ce jour
Parce qu'il nous apporte
Des lendemains radieux*

(« VERS LE SOLEIL », 1938)

Ai Qing imaginait que son pays allait entrer dans un âge de création qui saurait accueillir un poète capable d'exprimer ce moment particulier de l'histoire de Chine. Comme il l'écrivit : « Le poète qui appartient à cette ère grandiose et unique doit s'y engager sans réserves, être prêt à endurer les difficultés comme le sont les missionnaires qui risquent la persécution, il doit plonger son cœur en toute sincérité dans les joies et les peines, les amours et les haines et les aspirations de la multitude. »

Il reçut pendant son séjour à Wuhan une lettre d'un officier qui contenait la photographie horrible d'une rangée de peaux humaines pendues à des arbres à l'entrée d'un village, peaux que les Japonais avaient écorchées de cadavres chinois, sept hommes et une femme. Cette image macabre allait inspirer à Père un de ses nombreux poèmes engagés, comme le ferait la vue d'une vieille mendicante misérable frappant la terre de son front devant les passants à Wuhan. À la différence de certains de ses amis poètes qui évitaient de travailler sur des sujets liés à la guerre, la poésie d'Ai Qing se confrontait à la réalité plus passionnément et instamment que jamais. Et il continuait à donner à ses textes un rythme régulier idéal pour la récitation.

La campagne de défense de Wuhan dura quatre mois, au bout desquels les forces nationalistes du KMT durent à nouveau battre en retraite, et Père dut chercher un autre lieu où s'abriter. Fin juillet 1938, il se rendit avec sa femme et sa fille à Hengshan, au centre du Hunan. Dans cette vieille ville tranquille, il put continuer à écrire quotidiennement, avançant dans la rédaction d'une étude théorique intitulée *Shi Lun (De la poésie)* qu'il considérait comme une des réussites majeures, la formulation d'une esthétique nouvelle répondant aux exigences d'une ère nouvelle.

Un poète, pour lui, était autre chose qu'une personne qui écrit simplement de la poésie. Le poète doit rendre compte de son expérience avec fidélité et n'écrit pas sur les choses qu'il ne comprend pas lui-même, alors que quelqu'un qui écrit de la poésie construit simplement des phrases qu'il arrange en vers. Sans couleurs vives, sans lustre, sans images, où est la vie artistique d'un poème, demandait-il.

« La poésie aujourd'hui devrait être une expérience audacieuse dans l'esprit démocratique, écrivait-il. L'avenir de la poésie et celui de la démocratie sont intimement liés. [...] Une Constitution a plus d'importance pour un poète que pour quiconque, car c'est seulement en garantissant le droit à la parole que l'on peut traduire les désirs et les espoirs des hommes. Alors tous les progrès sont possibles. Les paroles qui oppriment le peuple sont les plus impitoyables de toutes les violences¹. » Quatre-vingts ans plus tard, sa foi dans la poésie en tant qu'ambassadeur de la liberté attend toujours sa mise en pratique en Chine.

En août 1938, Ai Qing apprit que l'école de Hengshan où il devait enseigner ne disposait pas des fonds pour le payer. Il en fut réduit à écrire à des amis dans tout le pays pour leur demander de l'informer des postes d'enseignement libres. Un jour, enfin, une réponse arriva : un ami lui promit d'arranger quelque chose s'il venait à Guilin, dans

1. Ai Qing, *De la poésie*, Centre de recherches de l'Université Paris VIII, Paris, 1982, p. 23.

la province du Guangxi, au Sud-Ouest. C'était depuis toujours une province reculée, un coin perdu, mais pendant la guerre, de nombreux artistes et écrivains s'y étaient réfugiés. Il y déménagea donc en octobre, toujours avec sa femme et sa fille. Ils logèrent dans une petite pièce spartiate au sol de terre battue, avec un mur de bois et trois de briques. La pièce était si étroite qu'ils durent installer la cuisinière dans le couloir.

Il était chargé de créer et d'éditer le supplément littéraire du *Quotidien du Guangxi*, et il était payé quelques douzaines de yuans, assez pour couvrir son loyer et les dépenses d'épicerie. Il se considérait chanceux, parce que nombre d'écrivains réfugiés dans la ville n'avaient pas de travail, et dépendaient pour survivre de maigres piges d'auteurs ou de l'aumône d'amis. Son supplément littéraire représentait 10 000 caractères à chaque numéro, dont la moitié consacrée à de la publicité, et les contenus étaient irréguliers. « Ce supplément est bon pour les toilettes publiques ! » pestait-il. Il était à la fois journaliste, rédacteur en chef et correcteur, et jour après jour, il s'occupait de trouver des contributeurs et de négocier avec l'imprimeur. Il se mit à fumer comme un pompier afin de dissiper l'épuisement du travail tardif, tous les soirs.

En novembre 1938, l'aviation japonaise commença à bombarder Guilin, tuant de nombreux civils. Plus d'une dizaine de milliers d'habitants se retrouvèrent sans abri. La maison où Père habitait fut endommagée, et des débris de bombes tombèrent à quelques mètres de là. Un matin, il entra brusquement chez un ami, sans manteau, et commença à lui déclamer un poème qu'il venait de terminer.

*Si j'étais un oiseau,
Il faudrait que je chante d'une voix rauque :
Cette terre battue par les orages,
Cette rivière déferlant, charriant nos peines et nos rages,
Cet incessant vent furieux,
Et cette aube si douce qui nous vient des bois...*

*Et puis je mourrais,
Laisant même mes plumes pourrir sur cette terre
Pourquoi mes yeux s'emplissent-ils de larmes ?
Parce que mon amour pour cette terre est si profond...*

« J'AIME CETTE TERRE », 17 NOVEMBRE 1938

Cette période aura été la plus productive de la carrière poétique de mon père, et celle où ses œuvres ont eu une large diffusion. À force d'économiser et de racler les fonds de tiroirs, il réussit à faire éditer à compte d'auteur son recueil *Le Nord*, qui fut diffusé sous forme d'exemplaires ronéotés et de copies calligraphiées à la main. Une note mélancolique traverse ces poèmes, description amère et dure de la vie au milieu des tourments et des difficultés, mais le lecteur perçoit entre les lignes un esprit ardent et combatif.

EN AVRIL 1939, ZHAN ZHURU, enceinte de leur deuxième enfant, retourna à Jinhua accoucher en sécurité au sein de la maison familiale. Pendant son absence, Père fut attiré vers une jeune journaliste du nom de Gao Hao, qui avait lu quelques-uns de ses vers à une soirée de poésie. Père trouva qu'ils avaient beaucoup de points communs, et tomba assez vite amoureux. Il écrivit sans attendre à Zhang Zhuru et lui proposa le divorce. Choquée, elle lui dit qu'elle reviendrait à Guilin dès que possible. Gao Hao, de son côté, refusa les avances de Père et épousa plus tard un autre homme.

Père était aussi rigoureux et exigeant dans l'exercice de son art qu'il pouvait être gauche et inconstant sur le plan sentimental. Privé d'amour quand il était petit, et obligé de se débrouiller tout seul dans une vie de vagabondage dangereuse, il était fantasque et enclin à des attentes irréalistes lorsqu'il s'agissait d'idylle, il imaginait que l'amour offrait une liberté totale face aux contingences de ce bas monde. Après son échec avec Gao Hao, il tomba malade et sombra dans un profond abattement.